# MISS LILI

## DES MÊMES AUTEURS :

De Henri Liebrecht :

**L'Ecole des Valets,** un acte en vers.

De F. Charles Morisseaux :

**La Comédienne aux Yeux verts,** un acte en vers.

**Esquisses sentimentales,** poèmes.

**A travers le Vitrail,** roman.

Le texte de cette brochure est strictement conforme à la représentation. Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à Mr Chautard, régisseur du Théâtre du Parc.

Henri LIEBRECHT et F.-Charles MORISSEAUX

# MISS LILI

Comédie en trois actes, en prose

représentée pour la première fois à Bruxelles
sur la scène du Théâtre Royal du Parc
le 12 Avril 1905

1905

L'EDITION ARTISTIQUE
Paris : 22, rue St-Augustin
Liége : 35, rue de Visé

PQ
2623
I44M5

Il a été tiré de ce volume dix-huit exemplaires de luxe sur papier Burton vergé antique, numérotés à la presse et paraphés par les auteurs.

A MONSIEUR VICTOR REDING

L'ÉMINENT DIRECTEUR DU THÉATRE ROYAL DU PARC

EN PROFONDE SYMPATHIE

ET EN RECONNAISSANCE ÉMUE.

H. L. & F.-CH. M.

PERSONNAGES :

| | | Créés par : |
|---|---|---|
| Albert de Sarens, | MM. | Mauloy. |
| Georges de Villers, | | Mauger. |
| Le général de Villers, | | Jahan. |
| Le docteur Falconnet, | | Delaunay. |
| Dubreuil, | | Hébert. |
| M. de Loubers, | | Vermandele. |
| Le père Léonard, garde-chasse, | | Théo. |
| Aline de Gineuil, | Mmes | Maïa. |
| Suzanne Reumont, | | Huart. |
| Madame de Villers, | | Roy-Fleury. |
| Madame de Loubers, | | Oppozky. |

Domestiques.

**La scène de nos jours, à la campagne.**

# ACTE PREMIER

**A la campagne, chez le général de Villers.**

**La scène représente le hall du château. Au fond, un grand vitrail qui laisse voir la perspective d'un vaste parc à l'anglaise. A droite, au premier plan, une cheminée. au second plan, une porte; à gauche, deux portes dont une donnant sur le jardin; elle est ouverte. De ci, de là, des chaises, des fauteuils de jonc. Un canapé à droite. Un piano, des causeuses, des tables-gigognes, des selles d'artistes. Au centre, une petite table où sont jetés pêle-mêle des livres et des journaux. Désordre animé de maison de campagne. Rien de symétrique. Beaucoup de lumière et de gaïté.**

## SCÈNE I

ALBERT, GEORGES

ALBERT.

Sais-tu que tu ressembles étrangement à quelqu'un qui a trop mangé... Tu as la figure rouge, tu n'es pas joli, joli...

GEORGES *affalé dans un rocking-chair à gauche.*

Non. Mais j'ai déjeûné comme Galles ?

ALBERT *qui est assis près de la table à journaux.*

Qui ça, Galles ?

GEORGES.

Le Prince.

ALBERT *se levant.*

Ah ! — Et puis, c'est une erreur : le prince dont tu parles n'aime que la cuisine de Paris et elle n'a pas le moindre rapport... Il a raison d'ailleurs... Les diners d'ici ne laissent aucune part à l'imagination : or, le ventre, qui ressemble à l'esprit, vit presque entièrement d'imagination...

GEORGES.

Voilà qui simplifie étrangement l'économie sociale... Tu es profond...

ALBERT

*allant à droite vers une table soutenant un plateau de fumeur.*

Oui, assez. Cela me prend généralement après les repas... comme ça, le temps de fumer un cigare... (*Il en allume un*). J'estime que les déjeuners de la générale ont une dangereuse sincérité. C'est trop bon et c'est trop ! A Paris, nous déjeunons en une demi-heure, on nous fait déguster des machines amusantes, qui ont des noms russes, des

drôles de petites cochonneries qui sentent mauvais, avec du persil autour : ça coûte très cher... Nous avalons vivement des viandes ingénieuses, des légumes touchants, tout en nous sustentant...

GEORGES.

Quel beau mot !

ALBERT.

Ne fais pas attention : il m'a été légué par un oncle... qui ne m'a laissé que ça, d'ailleurs !... Je disais donc... Au fait, qu'est-ce que je disais... tu m'interromps tout le temps... Et puis tu sais, moi aussi j'ai trop mangé ! (*Il s'allonge sur le canapé à droite*).

GEORGES *riant.*

Au banquet du bonheur...

ALBERT.

Non, pas de vers : les vers ça me jette par terre... Tiens laisse-moi fumer, ça vaudra mieux... (*Un silence*)

GEORGES *se levant nonchalamment.*

Alors, tu préfères Paris...

ALBERT.

Ah ! Paris, mon vieux, Paris, quel panache !

(*La générale entre par la gauche, venant du jardin*).

## SCÈNE II

LES MÊMES, Mme de VILLERS.

GEORGES à Mme de Villers.

Maman, Albert veut nous quitter: il s'ennuie...

ALBERT.

Peut-on dire ! Ne l'écoutez point, Madame : je faisais tout simplement de la philosophie digestive...

Mme de VILLERS.

De qui disiez-vous donc du mal ? On sait assez que faire de la philosophie, c'est dire du mal de quelqu'un...

ALBERT.

Oh ! au moins nous ne disions du mal d'aucune femme, puisque nous ne parlions pas mariage...

Mme de VILLERS.

Il n'y a donc que les femmes mariées dont on puisse médire ?

ALBERT.

Bien sûr : c'est du dilettantisme !

GEORGES riant.

Tu sais, maman, qu'Albert est un raffiné... Il

n'en pense pas un mot d'ailleurs...

ALBERT.

Tu crois ? C'est bien possible...

Mme de VILLERS.

Vous avez l'un et l'autre beaucoup de torts. Vous, Monsieur de Sarens, vous avez tort de vous ennuyer, en oubliant que si Paris a des charmes, la campagne, elle aussi en a, que Paris ignore...

ALBERT.

C'est précisément ce que je disais à Georges : elle en a trop, ça déborde...

Mme de VILLERS.

C'est méchant de vous moquer ainsi d'une vieille femme...

ALBERT.

Oh ! Madame !

GEORGES.

Et mes torts à moi, maman ?

Mme de VILLERS *s'asseyant*

C'est de ne point parler mariage.

ALBERT.

Bravo !

Mme de VILLERS à *Georges*.

Tu entends ; il dit : Bravo !

ALBERT.

Ah ! mais, permettez. J'ai dit bravo, parce que je vous trouve fort bien dans votre rôle : une maman qui ne parlerait pas de marier son fils, ça ne serait pas dans la note.

Mme de VILLERS à *Albert*.

Vous aussi vous devriez vous marier...

GEORGES *riant*.

Bravo !

ALBERT.

Pardon, Madame, je n'ai pas l'honneur d'être de la famille !

Mme de VILLERS.

Mais d'où vient donc votre horreur du mariage...

ALBERT à *Georges*.

Doit-on le dire ? (*Georges acquiesce en riant*). Voici : Georges est un indécis : on ne le mariera que par persuasion : il sera donc malheureux. Moi, je suis comme le roc...

GEORGES.

Avant les repas !

ALBERT.

Oui, avant les repas... C'est-à-dire... Mais tais-toi donc, tu me fais dire des bêtises ! (*Georges remonte et va regarder dans le jardin sur le seuil de la porte ouverte*).

Mme de VILLERS à *Georges*.

Oui, les bêtises, il les dit très bien tout seul !

ALBERT.

Justement... Pour conclure, Georges et moi rendrions nos femmes malheureuses, il serait dominé, moi je dominerais...

Mme de VILLERS.

Très bien. Supposez maintenant que vous et Georges, vous étant aperçus de cet état de choses, vous échangiez vos femmes : vous seriez parfaitement heureux !

ALBERT.

La loi ne permet pas cela, Madame...

Mme de VILLERS.

Après, non, avant, oui. Et puis, si les jeunes filles à marier raisonnaient comme vous !

ALBERT *se levant.*

Je vous arrête là ! La jeune fille à marier est un être spécial: elle danse, elle mange des gâteaux, elle sourit, elle perd son éventail, quelquefois même son soulier de bal, mais elle ne raisonne jamais !

Mme de VILLERS.

Il en est qui ne sont point taillées sur ce patron...

ALBERT.

Citez...

Mme de VILLERS.

Mais par exemple Mme Reumont...

ALBERT *vivement.*

D'abord ce n'est pas une jeune fille : c'est une veuve. Et puis pourquoi Mme Reumont ?

Mme de VILLERS.

J'ai dit au hasard...

ALBERT.

Hum ! D'ailleurs, si vous voulez à tout prix marier Georges — car il n'est pas question de moi, n'est-ce pas ? — faites-le épouser sa cousine...

GEORGES *redescendant.*

Miss Lili ! Ah ! ça tu es fou : c'est pour moi

une sœur. Et puis je ne l'aime pas !

Mme de VILLERS.

J'avais un instant songé à ce mariage ; mais les raisons de Georges sont péremptoires. Et puis, il y en a une encore. Aline est beaucoup plus riche que lui, et comme elle est notre pupille, nous aurions l'air de la lui jeter dans les bras...

ALBERT.

Voici l'autre, la jeune et consolable veuve...

(*Entre Mme Reumont accompagnée du Général, de Dubreuil et de Falconnet*).

---

**SCÈNE III**

LES MÊMES, SUZANNE
(*accompagnée du Général, de Dubreuil et de Falconnet*).

SUZANNE (*allant à Mme de Villers*)

Bonjour, chère Madame... (*à Georges*) bonjour!... J'ai rencontré ces Messieurs dans le jardin! Ils étaient en grande discussion devant un parterre de tulipes.

LE GÉNÉRAL à *Falconnet.*

Plaît-il !

ALBERT *criant.*

On parle de tulipes !

LE GÉNÉRAL.

Ah ! oui ! tulipes... parfaitement ! (*à Suzanne*) Vous aimez les tulipes, chère Madame !

(*Il descend avec Dubreuil et Falconnet et ils vont s'asseoir à gauche*).

DUBREUIL à *Falconnet.*

Falconnet ! votre mouchoir !

FALCONNET.

Merci ! (*Il rentre un ample mouchoir rouge qui dépasse de la poche de son veston*).

SUZANNE à *Albert.*

Vous voilà, vous !

ALBERT

A votre service.

SUZANNE.

Vous êtes un monstre !

ALBERT.

Ah !

SUZANNE

J'ai attendu après vous ce matin pour déchiffrer une romance de Grieg.

ALBERT.

Inutile de m'excuser, je pense ?

SUZANNE.

On ne s'excuse que quand on a tort.

ALBERT.

Vous devez vous excuser souvent.

SUZANNE.

Insolent ! (*Elle passe vers Mme de Villers à gauche ; Albert va s'accouder derrière le canapé de droite, où est assis Georges*). Ma chère Madame, j'étais venue vous proposer quelque chose.

Mme de VILLERS.

Un service à vous rendre ?... Disposez de moi.

SUZANNE.

Moins que cela ; un caprice à satisfaire.

LE GÉNÉRAL à *Dubreuil*.

On devrait instituer un prix aux comices agri-

coles pour récompenser la culture des fleurs !

FALCONNET.

Surtout des tulipes ! (*Il se mouche et son mouchoir dépasse*).

SUZANNE à *Mme de Villers.*

Que diriez-vous d'une excursion et d'un pique-nique au bois des Sept-Bonniers pour demain...

Mme de VILLERS

J'accepte volontiers pour ma part ! Mais ces messieurs !

SUZANNE.

Nous allons les décider.

ALBERT à *Georges.*

Dis donc ! notre conversation matrimoniale t'a rendu l'âme mélancolique... Ça te produit déjà cet effet avant le mariage ?

SUZANNE *parlant haut.*

Messieurs, je demande cinq minutes d'attention...

LE GÉNÉRAL.

Plaît-il ?

DUBREUIL *à Falconnet.*

Mais rentrez donc votre mouchoir !

SUZANNE.

Je propose pour demain un pique-nique.

Mme de VILLERS *dans l'oreille du Général.*

Tu as compris, Odilon.

ALBERT *à Georges.*

Il s'appelle Odilon, ton papa ? (*Acquiescement navré de Georges*).

SUZANNE *au Général.*

Vous acceptez ?

LE GÉNÉRAL.

Comment donc ? Où est le champ de bataille ?

Mme de VILLERS.

Au bois des Sept-Bonniers !

LE GÉNÉRAL.

Ah ! ah !

SUZANNE *à Albert.*

Vous, vous acceptez, évidemment.

ALBERT.

Pourquoi évidemment ?

SUZANNE.

Parce qu'il me faut bien...

ALBERT *vite.*

Une tête de turc !

SUZANNE.

Parfaitement... (*à Falconnet*) Et vous, docteur?

DUBREUIL *répondant pour le docteur.*

Mais oui, mais oui... nous acceptons.

FALCONNET.

Pourtant... pas si vite... et mes malades.

DUBREUIL.

Et mes administrés...

ALBERT.

Les malades sont administrés !

LE GÉNÉRAL.

Plaît-il ? Qui est malade.

FALCONNET *à Suzanne.*

Bref... nous acceptons.

SUZANNE.

Bravo ! A présent, distribuons les rôles. (*Appelant Georges*) Hé ! vous, là-bas, je vous prends pour aide de camp.

GEORGES *descendant.*

Qu'est-ce qui me vaut cet honneur ?

SUZANNE.

Vos qualités ! Vous ne dites jamais rien... et vous ne faites pas davantage ?

ALBERT.

Qualités négatives !

SUZANNE.

C'est vous qui me les avez fait apprécier !

ALBERT.

Par contraste.

SUZANNE.

Suffit ! — Moi je me suis chargée des victuailles et de l'équipage, la grosse besogne. (*à Mme de Villers*) Voulez-vous, chère Madame, prendre la patisserie ?

Mme de VILLERS.

Volontiers.

DUBREUIL *à Falconnet.*

Falconnet, vous êtes encore entré avec les bords de votre pantalon relevés ! (*Falconnet s'arrange*).

ALBERT *à Georges, montrant Dubreuil.*

Le terre-neuve ! Il sauve toujours la toilette du Docteur.

SUZANNE *à Albert qui est à droite avec Georges*

Monsieur de Sarens, vous ferez l'échanson !

ALBERT.

Bien aimable, Madame, mais je suis enroué.

SUZANNE.

Comme vous êtes bête !

FALCONNET *venant à Suzanne.*

S'il m'était permis, chère Madame, de vous offrir d'être... Enfin j'ai des poires, une nouvelle variété...

DUBREUIL *vivement.*

J'en ai aussi ! Et je réclame la priorité.

SUZANNE.

Vous en apporterez tous les deux !

FALCONNET.

Les miennes sont les meilleures !

DUBREUIL.

Non ! les miennes !

FALCONNET.

D'abord qu'est-ce que c'est, vos poires ?

DUBREUIL.

Et les votres ?

SUZANNE *coupant court à la discussion.*

Le général protègera l'arrière-garde.

LE GÉNÉRAL *souriant.*

La garde meurt et ne se rend pas !

ALBERT *à Georges.*

Quelle longue phrase !

SUZANNE.

Récapitulons : les victuailles, c'est moi, (*à Albert*) les boissons, c'est vous, (*à Mme de Villers*) la pâtisserie, c'est vous...

DUBREUIL.

Les poires, c'est nous...

SUZANNE *à Georges.*

Et vous, vous rassemblez ces éléments !

ALBERT *à Georges.*

La mouche du coche ! (*à Suzanne*) Mais vous avez oublié Miss Lili...

GEORGES *assis à droite.*

Pas du tout: on n'a parlé que des grandes personnes.

Mme de VILLERS.

Mais au fait, où donc est Aline ? (*elle remonte au fond*) Je la vois.... elle cueille des fleurs ! Veux-tu l'appeler, Odilon.

LE GÉNÉRAL *sur le seuil du jardin.*

Aline !... viens donc ici, mon enfant.

---

## SCÈNE IV

LES MÊMES, ALINE.

ALINE *arrive en courant.*

Que me veut-on ?... (*s'arrêtant confuse*) Quelle assemblée imposante !

ALBERT *allant prendre Aline par la main et l'amenant devant Suzanne.*

Explication à l'usage des petites filles...

ALINE *malicieuse.*

Par un petit garçon...

ALBERT.

D'un pique-nique organisé par la toute charmante Madame Reumont...

DUBREUIL.

Je suis curieux de voir les fonctions qu'on lui confiera !

ALINE.

Des fonctions ?

FALCONNET *bredouillant.*

Vous serez... vous serez... le charme...

ALINE *riant.*

Le charme, pourquoi faire, mon bon Falconnet ?

FALCONNET *embarrassé.*

Mais... pour charmer !

SUZANNE *à Aline.*

Voici : nous organisons demain... (*Elles con-*

tinuent de parler bas).

DUBREUIL (bas à Falconnet).

Qu'est-ce que vous avez fait de votre cravate ?

FALCONNET retrouvant sa cravate dans sa poche

La voici...

DUBREUIL.

Ce n'est pas là qu'on met sa cravate, voyons Falconnet !

FALCONNET confus.

Vous avez raison... Et mes manchettes, vous n'avez pas vu mes manchettes ?

DUBREUIL navré.

Il est incorrigible !

LE GÉNÉRAL qui causait dans le fond avec Georges et Albert, redescend.

Messieurs, je voudrais vous montrer mes melons : ils sont merveilleux...

FALCONNET.

Vous n'auriez pas vu mes manchettes...

LE GÉNÉRAL.

Des potirons, oui, il y a aussi des potirons..

(*Sortie du général accompagné de Dubreuil et de Falconnet*).

SUZANNE *continuant la conversation.*

C'est donc entendu.

ALINE.

Oui ! Oh ! ce sera amusant !

Mme de VILLERS.

Ainsi donc, demain à neuf heures, rendez-vous général ici ?

SUZANNE.

Parfaitement.

Mme de VILLERS.

D'ailleurs, nous en reparlerons à dîner... vous nous restez, ce soir ?

SUZANNE.

J'accepte. Il faut bien prendre les dernières dispositions.

Mme de VILLERS.

Et vous aussi, Albert ?

ALBERT.

Mais, vraiment, Madame, j'abuse...

Mme de VILLERS.

Non, non ! je vous garde...

SUZANNE.

Jusqu'au dîner je me sauve : le temps de courir chez les de Loubers, pour les prévenir qu'on les enlève demain... Quatre heures, je n'ai que le temps...

Mme de VILLERS *bas et vite, à Georges.*

Reconduis-là jusqu'à la grille...

ALBERT *à Suzanne.*

Je vous reconduis jusqu'à la grille...

(*Mme de Villers fait un mouvement d'impatience, regarde Georges qui fait passer d'abord Suzanne, puis Albert, puis sort lui-même. Elle reste seule avec Aline*).

Mme de VILLERS *à part.*

Il ne les laissera donc jamais seuls ! Quelle duègne ! (*Haut, à Aline*). Tu restes ici, Lili, moi j'ai des ordres à donner...

ALINE.

Oui, Marraine ; mes bouquets à finir.

Mme de VILLERS.

Bon... je vais préparer la pâtisserie pour demain. Georges et Albert vont te rejoindre, sans doute... S'ils ont à causer tu me retrouverais à l'office... (*Elle sort par la droite*).

**(Scène muette. Pendant la fin de la scène précédente, le jour baisse (demi-crépuscule). Aline arrange ses fleurs. Un bouquet terminé, elle le porte sur le piano. Elle chantonne à mi-voix une romance. Son bouquet déposé, elle s'assied sur le tabouret, plaque les premiers accords d'un morceau, s'arrête, se lève, va regarder par la fenêtre le jour qui baisse et estompe d'ombre les choses. Puis elle revient au piano, recommence à jouer nerveusement, tourne vivement sur le tabouret, va de nouveau à la fenêtre, regarde dans le jardin en tambourinant sur les vitres, puis revient à la table et recommence un nouveau bouquet, assise dans un fauteuil, face au public. Après un instant, elle laisse glisser les fleurs sur ses genoux et rêve. Albert entre, il est seul).**

## SCÈNE V

ALINE, ALBERT.

ALBERT

*entrant et survenant doucement derrière Aline.*

Vous rêvez, Miss Lili... A quoi rêvez-vous, petite fille ?

ALINE *un peu nerveuse.*

Ah ! c'est vous... Je rêve à... mon Dieu ! à des choses qui n'ont pour vous aucun intérêt !

ALBERT.

Comme vous voilà méchante !

ALINE.

Non ?... Mais vous survenez là comme un traître de mélodrame, comme un bolide vous venez vous jeter au beau milieu...

ALBERT.

De votre rêverie sentimentale...

ALINE *gênée.*

Comme vous êtes ennuyeux ! (*elle se lève*) Et puis, d'abord, pourquoi n'êtes-vous pas demeuré avec Madame Reumont ?

ALBERT.

Georges l'a accompagnée, cela suffisait. D'ailleurs je ne voulais ni m'ennuyer, ni les ennuyer...

ALINE *rêveuse.*

Et c'est sur moi que vous avez jeté votre dévolu pour vous désennuyer? Ah! (*Un temps. Elle rit nerveusement*).

ALBERT

Mais qu'est-ce que vous avez donc à être aussi teigne tous ces jours-ci? Vous qui jadis — et ce jadis remonte à deux mois — étiez le boute-en-train, la joie, le rire de toutes nos réunions, vous êtes devenue tout à coup rêveuse, vous recherchez la solitude... et il m'a paru que vous pleuriez, quelquefois...

ALINE *se rasseyant.*

Vous vous trompez tout-à-fait : je suis entièrement heureuse, et rien ne me fait défaut...

ALBERT.

Oui, je sais... Et je comprends votre discrétion. Ma curiosité, à première vue, est déplacée. Mais moi, je suis un vieil ami, et l'on peut m'accorder quelques privautés, quelques demi-confidences... (*très doucement*) Avez-vous un chagrin, Miss Lili?

ALINE *vivement.*

Oui... c'est-à-dire...

ALBERT.

Qui vous a fait du chagrin ?

ALINE.

Qui ? Personne... ou, tenez, si... tout le monde!

ALBERT.

Moi aussi ?

ALINE.

Comme les autres !

ALBERT.

Quel est ce chagrin, je veux le réparer...

ALINE.

Mon Dieu... vous allez rire de moi... me trouver... hum ! godiche et petite pensionnaire... Ce qui me fait de la peine, c'est que je ne compte pas ici, qu'on me considère comme une quantité négligeable.

ALBERT.

Prenez garde : vous allez dire de vilaines choses, petite fille...

ALINE *continuant.*

Qu'on m'appelle petite fille... et surtout qu'on

me traite en petite fille !

ALBERT *prend une chaise et s'assied près d'Aline*

Oh ! oh ! ceci est plus grave ! Donc vous me reprochez — à moi et à l'humanité en général, de ne pas vous prendre au sérieux ?

ALINE *boudeuse.*

Oui.

ALBERT.

Eh bien ! elles montrent précisément que vous êtes très jeune, cette ignorance et cette ingénuité...

ALINE.

Mon ignorance ? Que faut-il donc connaître pour être considérée comme une femme ?

ALBERT.

Il faut connaître un peu la vie. C'est-à-dire beaucoup de vilaines choses... Ah! ne vous plaignez donc pas, Aline, de n'être qu'une petite fille, presque encore une enfant ! Plus tard seulement vous vous rendrez compte que le bonheur est si souvent dans l'ignorance. Tous ceux qui vivent autour de vous se sentent rajeunis. Et si votre parrain, si votre marraine vous font plus petite fille que vous n'êtes en réalité, c'est qu'ils veulent inconsciemment retrouver en vous leur jeunesse passée...

Vous êtes si heureuse d'être heureuse... et de ne pas le savoir !

ALINE *pensive.*

Peut-être... (*Un temps. Vivement*). Mais il me semble qu'en moi quelque chose par moments se révolte, qu'il y a dans mon cœur une partie inoccupée.

ALBERT.

Bah ! vous aurez bien vite trouvé ce qui doit l'occuper !

ALINE.

Dites-le moi... Je ne le répèterai pas.

ALBERT.

Je ne peux pas. Il n'y en a qu'un qui peut vous le dire.

ALINE.

Je le connais ?

ALBERT

Non.

ALINE.

Et vous ?

ALBERT.

Pas davantage.

ALINE.

Vous vous moquez de moi... Mais ça m'est

égal : j'ai confiance en vous...

ALBERT.

Merci ! Qu'est-ce qui me vaut ?...

ALINE.

Je ne sais pas au juste... vous êtes vieux, d'abord...

ALBERT.

Hé ! dites donc... Certainement, il y a quelque temps que j'ai fait ma première communion; mais, enfin, je ne m'écroule pas encore !

ALINE.

Justement... Vous, vous êtes un vieux jeune : je crois que c'est ça qui me permet de vous faire mes petites confidences... — Je ne sais si je comprends exactement la vie ; et c'est pourquoi, souvent, j'ai peur de résoudre les problèmes qui se présentent à mon esprit ; il est des choses dont je ne devine pas la portée et qui, pourtant, me font rougir... Parfois... — Tenez, tout à l'heure, dans le parc ... je me suis assise ; je tenais dans les bras un gros bouquet de roses blanches, les dernières de l'année... Et l'air était doux, léger, exquis... Tout me semblait une caresse, les grands arbres déjà roussis par les approches de l'automne s'inclinaient avec ferveur ; et, à travers les feuillages, j'aper-

cevais des coins de ciel, tout bleus, d'un bleu lavé et infini... Il y avait dans l'air des parfums et on n'aurait pu dire ni d'où ils venaient ni ce qu'ils étaient. Et de petites larmes me montaient aux yeux, et j'avais — je ne sais pas vous expliquer.,. — comme un gros chagrin, qui aurait été en même temps une joie, un petit drôle de sentiment délicieux qui me remuait toute, mais où je sentais qu'il manquait quelque chose, j'ignore quoi... une parole douce, peut-être... Et alors j'ai embrassé mes roses blanches, je leur ai dit : Je vous aime ! Je vous aime !... — Et cela m'a fait du bien... et cela m'a fait pleurer...

*(Albert se lève et replace à droite la chaise qu'il a prise).*

Il me semblait que cette joie, que ces larmes, que toute l'émotion intime qui m'agitait, tout cela devait me grandir un peu aux yeux de ceux qui m'entourent. J'éprouvais le sentiment de devenir un peu une autre, tout en restant pareille à moi-même, de m'élever dans une atmosphère de pensées où je n'avais jamais pénétré... Je vous dis : je n'étais plus moi... et pourtant je sentais bien que j'étais moi davantage... — Alors, je suis rentrée ici : on m'appelait. On m'a dit : Miss Lili ; on m'a dit : petite fille... — Et cela m'a fait de la peine...

ALBERT.

Comme vous êtes romanesque, et comme vous vous préparez des désillusions ! Ma pauvre petite amie, combien de fois, plus tard, serez-vous encore assise sur le banc du parc ? Bien souvent ! Mais combien de fois verrez-vous bleu, le ciel et dorés, les arbres ? Qui sait !

ALINE *étourdiment.*

Ah ! qu'importe... si quelqu'un les contemple avec moi ! (*se reprenant*) Je veux dire... — Enfin, qui fait attention à moi, ici ?

ALBERT.

Moi... depuis dix minutes...

ALINE.

On a pour moi des bontés qui me font presque de la peine. Et pourtant parlez franchement, mon Dieu, je ne suis pas bête, je suis sortie première des Oiseaux, ça signifie quelque chose, ça ! Je pourrais vous citer toutes les dates de l'histoire de France, depuis Pharamond! Je connais la trigonométrie, un peu de géologie, la grammaire à fond ! Je donnerais des leçons! Je parle anglais, allemand, italien ! que sais-je... Et on ne fait pas attention à moi !...

ALBERT.

On est si difficile de nos jours !

ALINE.

Ah ! oui qu'on est difficile ! — Ainsi, les hommes qui sont ici... font attention à toutes, sauf à moi !

ALBERT.

Mariez-vous !

ALINE.

Me marier, moi ! Ah ! bien oui... plutôt !

ALBERT.

Vous n'y avez jamais songé ?

ALINE *embarrassée.*

Non... jamais...

ALBERT.

Un jour viendra pourtant — et peut-être n'est-il pas loin ! — où votre petit cœur fervent sera gonflé d'un sentiment nouveau... Un homme aura passé dans votre vie, et il deviendra votre vie...

ALINE *brusquement remontant vers le fond.*

Non... tous les hommes m'ennuient !

ALBERT.

Merci !

ALINE.

Je ne dis pas cela pour vous. Mais vous, c'est autre chose : vous, quand je vous vois, je suis contente, je me sens en verve de confidences. Quelqu'un me plairait : je viendrais vous dire : celui-là me plaît... Je crois que cela n'est pas de l'amour, n'est-ce pas ?

ALBERT.

Si... mais pas pour moi ! Oh ! je ne m'en plains pas, au contraire ! L'amitié qui existe entre une femme et un homme est un sentiment délicieux. Mais quelle différence croyez-vous donc qu'il existe entre elle et l'amour ?

ALINE.

Oh ! une énorme ! Il me semble que quand une femme voit s'approcher d'elle un homme qu'elle aime, tout son être doit se briser, se fondre, s'alanguir... C'est une souffrance délicieuse et indicible... Quelque chose d'indéfinissable et de doux qui remue, qui fait trembler...

ALBERT *gravement.*

Qui fait souffrir...

ALINE *tout bas, avec effort.*

Oui. (*Un silence*).

ALBERT.

Vous aimez quelqu'un, Aline... quelqu'un qui ne vous aime pas...

ALINE *vivement.*

Oh ! non, je vous jure que non, mon grand ami ! Je vous disais cela... je ne sais... J'ai peut-être été trop loin... Aujourd'hui, je suis émue, sans m'en expliquer la cause. Un trouble secret me rend faible, impuissante contre moi-même... Alors, je dis des bêtises ; pardonnez-moi de vous les faire subir... C'est ce soleil, je crois... ces fleurs, tout à l'heure... (*Elle s'appuye des deux mains à la petite table*).

ALBERT.

Oui, les fleurs... (*Un temps. Il va regarder à la porte du fond*) Voyez comme le soir descend doucement... Tantôt ce sera la nuit... Une buée légère monte du sol parfumé vers les feuillages éclaboussés d'or... L'air est bon... Le soir est tendre comme un aveu et fervent comme une prière !

ALINE *bas, sans bouger, tourne la tête vers Albert.*

La nuit, tantôt... (*haut, brusquement*) Mais je m'oublie; marraine doit m'attendre: nous avons du monde à dîner. Madame Reumont va revenir.

(*Elle court vers la porte de droite et s'arrête tout à coup*).

ALBERT *riant.*

Oh ! ne vous inquiétez pas d'elle ; elle sera en retard, comme toujours ! Et comme c'est ce grand lambin de Georges qui l'accompagne...

ALINE *indifférente.*

Ah ! c'est vrai : il l'accompagne... Dites-moi donc : elle plaît beaucoup aux hommes, n'est-ce pas, Madame Reumont ?

ALBERT.

Oui, elle... Vous savez, elle est drôle...

ALINE *redescend.*

Qu'est-ce qu'elle a donc pour leur plaire autant ! Chaque fois qu'arrive ici un nouvel invité, c'est vers elle qu'il se glisse... Oh ! je suis fort observatrice ! Et puis, comme personne ne fait attention à moi, ici, je puis observer à mon aise... J'en ai vu, allez, des manœuvres adroites pour arriver à elle et lui faire la cour !

ALBERT.

Quelle enfant terrible !

ALINE.

Georges, lui-même, l'homme le plus froid du monde, s'essaie à lui plaire.

ALBERT.

Je crois qu'on lui force un peu la main, entre nous...

ALINE.

Qui ?

ALBERT.

C'est un secret... mais je vais vous le dire : on veut les marier !

ALINE *riant nerveusement.*

Ce sera un beau couple ? (*Sérieuse*) Mais au fait, et vous ? Vous aussi vous lui faites la cour, à Madame Reumont !

ALBERT.

Vous croyez cela ?

ALINE.

Evidemment, votre façon n'est pas classique... mais enfin...

ALBERT.

Et vous me le reprochez ?

ALINE.

Mais non ! (*Etourdiment*) Vous, ça m'est égal !

ALBERT.

Ah ! moi, ça vous est... (*à part*) Tiens, tiens.

ALINE *essayant de rire.*

Oui, vous comprenez, je connais bien Georges, moi ; c'est un peu comme mon frère... Nous avons été élevés ensemble, j'ai pu apprécier son caractère... Il est si bon... trop bon, et bien souvent il souffre de lui-même... Ah ! tant de fois j'aurais voulu le consoler, lui montrer la vie plus en rose : il est plein de désillusions, à vingt-huit ans ! — Alors, je n'aimerais pas, vous comprenez, je n'aimerais pas à le voir malheureux pour le reste de sa vie... Et s'il épousait Madame Reumont, il serait malheureux, j'en suis sûr !

ALBERT.

Parce que ?

ALINE *embarrassée.*

Mais parce que... Enfin, il me semble! — Vous comprenez, n'est-ce pas, mon sentiment ?

ALBERT *doucement.*

Je le comprends fort bien. (*A part*) Et même mieux qu'elle, je crois. (*haut*) Rassurez-vous, d'ailleurs : ce mariage ne se fera pas.

ALINE.

Pourquoi ?

ALBERT.

Parce que Georges ne pourra jamais aimer Madame Reumont,..

ALINE.

Vous dites cela...

ALBERT *à part.*

L'enfant est femme... puisqu'elle est jalouse... Pauvre petite !

(*Georges entre par le fond*).

---

## SCÈNE VI

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES.

Fichtre ! comme vous voilà dans le noir ! (*à Albert*) Tu lui donnais donc une leçon de bonne tenue, à ce bébé ?

ALINE *essayant de badiner.*

Vous vous moquez toujours ! Il me semble que

je ne me tiens pas si mal que cela! Au pensionnat...

GEORGES.

Hum ! au pensionnat tu étais une grande : ici, tu es une petite.

ALINE.

Une petite quoi ?

GEORGES.

Une petite fille... insupportable... qui ennuie les grands garçons...

ALBERT *assis à gauche.*

Mais Mademoiselle Aline ne m'ennuie pas du tout, moi...

GEORGES.

Tiens donc ! tu n'es pas plus sérieux qu'elle !

ALBERT.

Tu es si sérieux, toi, ce soir! Car tu n'es sérieux que quand tu ris...

GEORGES.

Je ris en songeant à une réflexion que faisait tout à l'heure Madame Reumont.

ALINE.

Elle vous amuse, Madame Reumont ?

GEORGES.

Oui, elle est drôle.

ALINE *à part.*

Tiens, il dit la même chose qu'Albert ! (*haut*) Et que lui trouvez-vous de si drôle ?

GEORGES.

Tu ne comprendrais pas, joli bébé curieux.

ALINE *vexée.*

Non : il est entendu que je ne comprends rien du tout !

GEORGES.

Ah ! pardon : en syntaxe et en géographie, tu es beaucoup plus forte que moi !

ALINE *l'imitant.*

Tandis qu'en psychologie...

GEORGES.

Psychologie, qui est-ce qui t'a appris cela ?

ALINE.

C'est Monsieur de Sarens.

ALBERT.

Pardon, je...

GEORGES.

Bravo ! Mais j'oublie que Madame Reumont m'a chargé d'un message pour maman, à propos du pique-nique...

ALINE *montrant malgré elle de la joie.*

Elle ne dîne pas ici, Madame Reumont, ce soir?

GEORGES.

Mais si, seulement elle est rentrée un moment chez elle pour prévenir ses parents. Je l'ai abandonnée, mais elle va revenir.

ALINE.

Tant pis !

GEORGES.

On dirait qu'elle vous ennuie ?

ALINE.

Rien qu'un petit peu ! Ah ! oui, elle m'ennuie ! Et vous aussi, vous m'ennuyez : vous et elle, vous ne cessez de vous moquer de moi !

GEORGES.

Tu es injuste, Miss Lili : Albert se moque quelquefois aussi...

ALINE *à Albert.*

Est-ce que vous vous moquerez encore, Mon-

sieur Albert ?

ALBERT *ennuyé.*

Non...

ALINE *à Georges.*

Vous voyez bien !

GEORGES.

Eh bien ! je ne me moquerai plus non plus... Tiens : je vais être gentil aujourd'hui, j'ai de la bonne humeur au cœur... je vais te poser des charades ! Ah ! ah ! la petite fille rit... Faites votre fossette, bébé boudeur...

ALINE *se fâchant.*

Je vous en prie, gardez vos facéties pour vous, et pour...

ALBERT.

Voyons, Mademoiselle...

ALINE *à Albert.*

Non, laissez-moi ! (*à Georges*) Vous êtes trop stupide, à la fin, et trop grossier aussi ! Si vous aviez un peu de cœur, de tact même, vous vous priveriez de me faire passer à tous les yeux, de me considérer vous-même comme une cruche, comme une imbécile, comme une dinde, qui ne sait rien, qui ne comprend rien... (*Elle court à la porte de*

droite et lui lance en sortant) : Et puis, zut ! je m'en vais : vous pourrez parler de choses sérieuses, espèce d'homme mûr ! (*Elle sort vivement par la droite*).

---

## SCÈNE VII

ALBERT, GEORGES, puis SUZANNE, puis ALINE

GEORGES *stupéfait.*

Qu'est-ce qui lui prend ?

ALBERT.

Il y quelque chose, évidemment...

GEORGES.

Bah ! giboulées d'avril !

ALBERT.

Peut-être... Il y a autre chose aussi.

GEORGES.

Que veux-tu dire ?

ALBERT.

J'aimerais que tu le devines.

GEORGES.

La petite fille a cassé sa dernière poupée ?

ALBERT.

Dans la dernière poupée, il y a déjà quelque chose de plus qu'un jouet. Les autres poupées, on les casse par hasard, sans y prendre garde. La dernière poupée, on la casse exprès, pour voir ce qu'il y a dedans : c'est déjà de la réflexion...

GEORGES.

Tu parles par énigmes : Aline est toujours une petite fille...

ALBERT.

Tu le dis trop souvent. Surtout, tu le lui dis trop souvent.

GEORGES.

C'est pour cela qu'elle se fâche ?

ALBERT.

Pour cela, oui... et pour autre chose !

GEORGES pensif.

Ah !

ALBERT.

Vois-tu bien, mon cher, c'est chose très curieuse que les jeunes filles...

GEORGES.

Petites filles !

ALBERT.

Soit... que les petites filles : un bouton fermé, énigmatique, dédaigné, sans charme, le printemps l'ouvre, on le regarde, on s'étonne : le bouton est une rose, une belle rose blanche...

GEORGES.

Alors ?

ALBERT.

Rien... Il faut savoir cueillir la rose dans toute sa fraîcheur...

GEORGES.

Continue...

ALBERT.

Non... C'est d'ailleurs très bête, cette comparaison que je fais...

SUZANNE *entrant au fond.*

Messieurs, bonsoir... Comme il fait sombre, ici ! Parions que vous disiez du mal de quelqu'un ?

ALBERT *la débarrassant de son manteau et de son chapeau.*

De quelqu'une... (*Georges s'assied à droite et prend un air songeur*).

SUZANNE.

Mes oreilles n'ont pas tinté, pourtant... (*Elle descend vers Georges*) Ça, qu'avez-vous, Monsieur Georges ? Vous prenez un air d'enterrement !

GEORGES.

Mais rien, Madame ! (*à part*) Oh ! elle m'ennuie, ma cousine.

(*Albert sort un instant à droite avec les objets de Suzanne*).

SUZANNE *à Georges.*

Vous êtes un type bizarre... vous êtes un garçon... comment dirais-je...

GEORGES.

Poseur ?

SUZANNE.

Pas du tout !

GEORGES.

Posé alors ?

SUZANNE.

Non plus. Il y a des gens qui ont l'esprit des autres, vous, vous avez la réflexion des autres. Tenez... vous permettez une indiscrétion ?

GEORGES *lui présentant une chaise.*

Faites...

SUZANNE *s'asseyant.*

Je suis sûre qu'Albert vous faisait une leçon de morale...

GEORGES *assis sur le canapé à droite.*

Non, une leçon de botanique : il me parlait de fleurs... C'est d'ailleurs un garçon très gentil, Albert...

SUZANNE.

C'est ça, disons du mal de lui ! (*Albert rentre et entend la réponse*).

ALBERT.

Que m'importe, si vous ne pensez pas ce que vous dites !

SUZANNE.

Vous êtes rentré un instant trop tôt : j'allais parler de vos qualités !

(*Aline rentre, très nerveuse, et se porte ostensiblement vers Albert, à gauche*).

ALINE.

Monsieur Albert...

ALBERT.

Plaît-il ?

SUZANNE.

Bonsoir, Miss Lili !

ALINE *agressive.*

Bonsoir !..,

SUZANNE *à Georges.*

Qu'est-ce qu'elle a ?

GEORGES.

Elle a cassé sa dernière poupée...

SUZANNE.

Ah !

ALINE.

Monsieur Albert !

ALBERT.

Plaît-il, Miss Lili ?

ALINE.

Non, Aline !

ALBERT.

Pardon, Mademoiselle...

ALINE.

Non, Aline !

ALBERT.

Soit ! Que désirez-vous, Aline ?

ALINE.

Voulez-vous me rendre un service, Monsieur Albert ?

GEORGES à *Aline.*

Tu as peur d'oublier son nom ?

ALINE.

Je ne vous adresse pas la parole !

GEORGES.

Quel joli caractère !

SUZANNE *se levant de la chaise et s'asseyant dans le canapé près de Georges.*

Ah ! ça ! Mais qu'est-ce qu'elle a ?

ALINE.

Monsieur Albert, dites-moi .. expliquez-moi.. Monsieur Albert, qu'est-ce que c'est que le flirt ?

ALBERT *sursautant.*

Le flirt !

SUZANNE à *Georges.*

Elle va bien, la petite !

ALINE *regardant Suzanne et Georges et faisant siffler le mot.*

Oui, le flirt.

ALBERT.

Mais, Aline... comment vous expliquer cela...

ALINE.

C'est de l'amour, dites ?

ALBERT.

Mon Dieu, non...

ALINE.

Alors, flirter, c'est se mettre à deux dans un petit coin ; avoir des mots de derrière le cœur et des coups d'œil de derrière l'éventail ? C'est dire des petites méchancetés qui vous font rire et entendre des mots qui vous font rougir...

ALBERT.

Comment savez-vous ça ?

ALINE *de plus en plus nerveuse, déchirant son mouchoir.*

Oui, oui... je sais.

ALBERT.

Mais non, mais non ! Quand vous buvez une coupe de champagne, il y a de la mousse qui pétille, qui vous amuse, mais qui a vite disparu : le flirt, c'est la mousse de l'amour !

ALINE.

Alors, ça n'a pas d'importance ?

ALBERT

Aucune.

ALINE *regardant toujours l'autre couple qui observe, tout en parlant à voix basse.*

Monsieur Albert... voulez-vous flirter avec moi ?

SUZANNE *à Georges.*

De mieux en mieux !

ALBERT *à part.*

Oh ! candeur !

ALINE.

Faites-moi la cour... qu'est-ce que vous leur dites, aux autres jeunes filles ?

ALBERT *lui prenant la main pour la calmer.*

Je leur dis... je leur dis : petite Aline, vous êtes nerveuse aujourd'hui : vous avez un gros chagrin... Allez comme tantôt embrasser vos roses, puis votre marraine... et ne soyez plus triste...

ALINE *avec un rire saccadé.*

Vous leur dites cela, aux autres jeunes filles ?

ALBERT.

Non... non ! Au fond, voyez-vous, c'est une

vilaine petite chose que le flirt : c'est éparpiller chaque jour un peu de son cœur et obscurcir un peu de son âme... Et quelquefois on en souffre.

ALINE.

Qui ça ?

ALBERT.

Ceux qui flirtent.

ALINE.

Et les autres aussi !

ALBERT.

Comment ça ?

ALINE *lui montrant des yeux l'autre groupe.*

Regardez là... Georges et Suzanne... ils flirtent, dites ?

ALBERT *la calmant.*

Mais non ! (*Bas*) Taisez-vous, Aline...

ALINE.

Non, non... je veux savoir : qu'est-ce qu'ils se disent... Comme Georges sait bien flirter... vous ne savez pas, vous...

GEORGES *à Suzanne.*

Savez-vous bien que j'ai envie de vous faire la cour...

SUZANNE.

Une cour sérieuse ?

GEORGES.

Très sérieuse ?

SUZANNE.

Ça peut nous mener loin !

GEORGES.

Allons-y ensemble !

ALBERT *à Aline.*

N'écoutez pas, petite Aline...

ALINE.

Si, si, laissez-moi... Ils s'aiment, dites? Qu'est-ce que ça me fait qu'ils s'aiment...

ALBERT *la forçant à s'asseoir.*

Rien... rien...

SUZANNE *à Georges.*

Vous allez me compromettre !

GEORGES.

Oh ! Madame, on ne compromet jamais une honnête femme !

SUZANNE.

Alors... allons-y gaîment !

GEORGES.

Le soir est doux : voulez-vous me permettre un tour de jardin avant le dîner ?

SUZANNE.

Mais volontiers ; il fait chaud ici... (*A Aline et Albert*) A tantôt ! Et ne flirtez pas trop ! (*Georges et elle s'éloignent par le fond. A peine sont-ils sortis, qu'Aline se lève, court derrière eux, et les suit du regard par la porte du fond, cherchant à percer l'ombre qui entoure le jardin*).

**RIDEAU**

## ACTE DEUXIÈME

Une clairière dans la forêt des Sept-Bonniers. Trois gros chênes, un à droite, un à gauche, un au fond. Un sentier traverse la scène de gauche à droite, au second plan, d'autres sentiers viennent aboutir dans la clairière. Au centre, un tronc d'arbre mort est couché.

### SCÈNE I

SUZANNE, GEORGES, TROIS DOMESTIQUES.

Les domestiques arrangent à gauche les apprêts du déjeuner. Ils ont étendu une nappe sur le sol et ils y disposent différents objets qu'ils tirent d'un grand panier. Suzanne est assise à gauche, premier plan, sur un petit tertre de mousse, sous le chêne. Georges près d'elle, lui fait la cour.

GEORGES.

On se croirait en pleine forêt, à peine des sentiers pour arriver à cette clairière... Et encore, quels sentiers ! des ronces et des fondrières...

SUZANNE.

Les agréments de la campagne !

GEORGES.

Oh ! je ne m'en plains pas, d'ailleurs il y a des compensations...

SUZANNE.

Lesquelles ?

GEORGES.

Votre compagnie.

SUZANNE.

Mais... je ne cherchais pas un compliment.

GEORGES.

Je vous le fais ! D'ailleurs, n'étions-nous pas les seuls à pouvoir rester ensemble? Après que nous avons quitté les voitures, à deux kilomètres d'ici, à cette ferme de la Huchette, tout le monde s'est éparpillé...

SUZANNE.

Au fait, c'est vrai ! En surveillant le débarquement de mon panier, je n'ai pas fait attention.

GEORGES.

Mon père a absolument voulu mener la bande des vieux à la tenderie de faisans qu'il a installée sur la colline. Albert nous a lâchés pour aller flâner, solitaire et rêveur, et Aline court après ses papillons et ses idées ! — Tout le monde, d'ailleurs, sera ici dans une demi-heure.

SUZANNE.

Il n'y a que nous de sérieux pour penser au déjeuner.

GEORGES.

Le lieu est plus propice à un roman pastoral qu'à un pique-nique, j'ai envie de vous faire une déclaration... En voulez-vous ?

SUZANNE.

Comment donc ! C'est un objet de luxe qu'il ne faut jamais perdre !

GEORGES.

Vous avez l'air de vous en moquer... D'ailleurs c'est votre habitude.

SUZANNE.

Qu'est-ce ce qui est mon habitude ?

GEORGES.

D'aimer l'ironie...

(*Aline arrive à droite, doucement. Elle aperçoit Georges et Suzanne et se cache derrière le chêne de droite pour essayer de surprendre leur conversation*).

## SCÈNE II

LES MÊMES, ALINE *cachée.*

SUZANNE *à Georges.*

Et le paradoxe ! C'est très joli, le paradoxe, en amour... Ça lui donne un air cavalier...

GEORGES.

Mais au fond le paradoxe, c'est une vérité qui n'est pas mûre.

SUZANNE.

Ce n'est pas de vous. Le paradoxe c'est la vérité des gens du monde ; c'est l'opinion qu'on défend quand on n'a pas d'opinion personnelle et la raison qu'on donne quand on n'a pas de raison à donner !

GEORGES.

Le paradoxe, c'est comme un rond de fumée de cigarette, ça existe, mais on ne peut pas le saisir...

ALINE *à part.*

Qu'est-ce qu'ils se sont dit avant ?...

GEORGES.

Mais je retarde toujours ma déclaration...

ALINE à part.

Une déclaration... Mon Dieu, mon Dieu! je suis sûre qu'il va l'embrasser...

SUZANNE.

Non, écoutez... gardez-la.

GEORGES.

Pourquoi ?

SUZANNE.

Parce que vous n'avez pas de gants blancs !

(*Ils continuent à causer. Albert entre par la droite, il aperçoit Aline qui guette Georges et Suzanne, fait un geste fâché, puis s'approche doucement d'Aline, sans être vu des deux autres*).

---

## SCÈNE III

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT à *Aline, bas, d'un air mécontent.*

Mademoiselle Aline...

ALINE *effrayée, se retournant.*

Oh ! (*avec supplication*) Taisez-vous, je vous en prie...

ALBERT *tout bas.*

Que faites-vous là ?

ALINE.

Je... vous voyez... je regarde...

ALBERT.

Et vous écoutez... c'est fort vilain ! Montrons-nous (*il veut l'entraîner*).

GEORGES *à Suzanne, en l'aidant à se lever.*

Eh bien ! ils n'ont pas l'air de se grouiller, vos invités ! Voulons-nous aller voir la source ?

ALINE.

Montrez-vous si ça vous fait plaisir... moi, je reste...

ALBERT *s'avançant.*

Eh bien ! oui...

ALINE *le retenant.*

Ce n'est pas la peine, ils s'en vont... (*à part*) Est-ce que les autres n'arriveront donc jamais ?

SUZANNE *continuant sa conversation avec Georges, et riant.*

Si vous voulez ! Elle sera peut-être un peu

dépoétisée, elle est remplie de bouteilles de champagne !

GEORGES.

Soit !... Allons-y ! (*Ils sortent au bras l'un de l'autre, vers la gauche, second plan. Quand ils ont quitté la scène, Albert et Aline entrent comme s'ils venaient d'arriver ensemble*).

ALINE.

Ils continuent de flirter, n'est-ce pas, Monsieur Albert ?

ALBERT *ennuyé.*

Oui... évidemment... ils...

ALINE *riant nerveusement.*

Oh ! ils sont libres... naturellement... ils peuvent... ce n'est pas cela que je veux dire... Voulez-vous que nous flirtions aussi ?

ALBERT.

Pour ?

ALINE *étourdiment.*

Pour ennuyer Georges !

ALBERT.

Il ne suffit pas que cela ennuie Georges : il

faudrait que ça nous amusât, nous. Ça vous amuserait-il ?

ALINE.

Non. Et vous ?

ALBERT.

Non plus.

ALINE.

Alors...

ALBERT

Alors... alors... vous êtes par moments une vilaine petite fille! Allons, Miss Lili!... soyez gentille et raisonnable, et je ne dirai à personne que vous êtes encore si enfant. Votre curiosité, ma petite amie, est celle des bébés qui se cachent pour voir des choses auxquelles ensuite, ils ne comprennent rien et qui les troublent inutilement.,.

ALINE riant nerveusement.

Oh ! je vous assure que j'ai très bien compris! (D'un air détaché) Mais cela ne m'a pas troublée du tout !

ALBERT à part.

Hem ! (haut) Non, vous n'avez pas compris, ou plutôt vous avez mal compris, ce qui revient au même. Voyez-vous, regarder dans le trou des serrures, écouter ceux qui se disent des choses indifférentes, tout cela c'est de la curiosité... et on

ne fait qu'exactement son devoir, en ne regardant pas, en n'écoutant pas... c'est du tact !

ALINE.

Oui. Mais lorsque ceux que l'on écoute, que l'on regarde, se disent des choses qui ne vous sont pas indifférentes ?

ALBERT.

Alors, ne pas regarder, ne pas écouter, c'est du courage...

ALINE.

Je n'en ai pas.

ALBERT.

Je sais. Mais vous devriez en avoir... Vous devriez avoir celui tout d'abord, de vous confier à moi, qui suis un vieil ami, à moi qui ai pour vous une affection sincère, Aline... Il est certaines choses, je le sais, qu'on n'aime pas à dire, même à sa mère, mais que l'on confie plus volontiers à un vieux camarade... Alors, vous pourriez...

ALINE *troublée.*

Qu'est-ce que je vous dirais ?...

ALBERT *doucement.*

Vous me diriez : Mon ami, j'ai de la peine, parce que j'aime Georges, et que Georges ne prend pas garde à moi.

ALINE *saisie.*

Moi... je... pourquoi me dites-vous cela ?

ALBERT.

Parce que c'est la vérité... Oh ! je vous garderai le secret, croyez-moi bien ! Et si vous me disiez cela, moi, le vieil ami, je vous dirais : Aline, il ne faut pas être curieuse, car une curiosité de femme c'est bien pire qu'une curiosité d'enfant : l'enfant, lui, n'épie que des mots ou des gestes, la femme épie des sentiments.

ALINE.

Vous avez peut-être raison !

ALBERT.

Et quand je vous aurais dit tout cela, j'ajouterais : Aujourd'hui tout est à la joie, ayez donc confiance en l'avenir et ne vous désolez point. Voilà ce que je vous dirais, si vous aviez confiance en moi... Et alors, vous ne seriez plus une enfant.

ALINE *presque bas.*

Mais je vous assure que je n'aime pas Georges...

ALBERT.

Vous me le dites trop tard... pourquoi vouloir me mentir ?

ALINE.

Ce n'est pas à vous que je veux mentir... c'est à moi.

ALBERT.

N'y tâchez point... Et promettez-moi d'être joyeuse aujourd'hui, ne pensez pas à des choses tristes. Vous me le promettez ?

ALINE.

Je tâcherai, mon grand ami !

ALBERT *à part.*

Je ne puis tout de même pas aller dire à cet imbécile que sa cousine l'adore ! (*Brouhaha de voix dans la coulisse. Haut*) Mais voici le gros de l'armée !

ALINE *riant tout-à-coup.*

C'est Dubreuil, le gros !

ALBERT *surpris et content.*

Vous voilà gentille, au moins, ainsi !

(*Entrée des invités*).

## SCÈNE III

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, FALCONNET, DUBREUIL, M. de LOUBERS, Mmes de VILLERS, de LOUBERS, puis GEORGES et SUZANNE.

(*Les invités entrent sans ordre par la droite, second plan. Albert et Aline se portent vers Mme de Villers à laquelle ils causent*).

Mme de LOUBERS *à M. de Loubers.*

Mon gros pigeon, veux-tu porter mon paletot.

M. de LOUBERS *empressé.*

Oui, ma colombe, tu n'auras pas froid ainsi ?

(*M. de Loubers descend à droite avec sa femme*).

Mme de VILLERS *à Albert et Aline.*

C'est très gentîment préparé, votre déjeuné...

ALBERT.

Nous ne sommes pas les majordomes.

Mme de LOUBERS.

Au fait, où sont-ils, Mr Georges et Suzanne ?

Mme de VILLERS à part.

Ils s'isolent : tant mieux !

Mme de LOUBERS à son mari.

Va donc voir, mon petit Lucien.

(*Suzanne et Georges entrent par la gauche, second plan*).

ALINE.

C'est inutile, les voici.

SUZANNE.

Ah ! Ah ! les affamés !

ALBERT.

Où étiez-vous cachés ?

GEORGES.

Nous ne nous cachions pas : nous faisions ta besogne d'échanson.

ALBERT.

Moi, je faisais la tienne.

SUZANNE.

La nôtre, alors ?

ALBERT.

Non !

SUZANNE.

Quelle énigme ! Vous m'ennuyez ! (*Ils continuent de causer et remontent vers la gauche, second plan, où ils sont rejoints par Mme de Loubers et son mari. Le général, Falconnet et Dubreuil descendent au premier plan*).

LE GÉNÉRAL *continuant une conversation.*

Et puis, cette nouvelle variété de tulipe avait une couleur citron malade... (*il continue*).

SUZANNE *à Georges.*

Tout le monde avait l'air d'avoir faim, tout à l'heure... Si vous rassembliez les convives ?

GEORGES *faisant le tour de la scène et poussant tout le monde vers le couvert.*

(*A Suzanne*) Volontiers... On va manger...

DUBREUIL *à Falconnet.*

Voyons, Falconnet... votre drapeau rouge.

(*Falconnet rentre son mouchoir*).

(*Tout le monde s'approche du couvert. Arrêt dans les conversations*).

SUZANNE *désignant les places et installant chacun : Au général.*

Voulez-vous vous mettre ici, général...

LE GÉNÉRAL.

Plaît-il ?

Mme de VILLERS *criant.*

Madame Reumont t'indique ta place...

LE GÉNÉRAL *spirituel.*

Une place forte ? Où est le siége ?

SUZANNE *criant.*

Il n'y en a pas : on s'assied par terre...

LE GÉNÉRAL.

Ça va être charmant. (*à part*) Mille sacrebleu ! (*Il s'installe avec difficulté. Pendant ce temps, Suzanne place Madame de Villers*).

SUZANNE *à Mme de Loubers.*

Près du général, Madame.

(*Mme de Loubers s'installe en minaudant*).

Mme de LOUBERS.

Et toi mon gros pigeon, à côté de moi !

Mr de LOUBERS.

Oui, ma colombe ! (*il se place à côté d'elle*).

ALBERT à part.

Quels tourtereaux, ces jeunes mariés !

**Pendant ce temps, Georges a placé les autres convives, Suzanne et Georges se placent eux-mêmes. Les personnages sont disposés comme suit : face au public, le général, ayant à sa droite Albert, Aline, à sa gauche Mme de Loubers et M. de Loubers, dos au public Mme de Villers ayant à sa droite Falconnet, à sa gauche Dubreuil, Suzanne, Georges.**

DUBREUIL à Suzanne, tandis qu'on commence à manger.

Est-ce qu'on n'a pas oublié mes poires ?

FALCONNET criant.

Et les miennes ?

ALBERT.

Ce sont des poires d'angoisse !

GEORGES à Aline.

Eh bien ? ma cousine, vous oubliez vos fonctions : vous deviez être le charme et vous êtes le silence !

ALINE.

Vous vous en apercevez déjà, mon cousin ! Il est vrai, mon cousin, que vous aviez tant à faire... et à dire !

ALBERT *bas à Aline.*

Miss Lili...

ALINE *bas à Albert.*

Vous avez raison. (*interpellant Falconnet*). Dites donc, docteur, il est bon le pâté de lièvre ?

FALCONNET *la bouche pleine.*

Prodigieux, Mademoiselle !

ALINE.

Eh bien ! nous voudrions bien y goûter un peu, par ici...

FALCONNET *confus.*

Oh ! pardon ! (*il fait passer le pâté*).

DUBREUIL *à Mme de Villers.*

Du saucisson ?

ALINE *à Albert.*

C'est enchanteur, ce décor forestier, l'automne commence à rouiller les feuilles, il fait délicieux...

GEORGES *riant.*

Quelle poésie, ma cousine !

ALINE.

Vous n'en êtes pas la cause, mon cousin...

SUZANNE.

C'est rudement bon de manger après cette promenade à travers bois !

ALINE.

On se sent disposé à dire de gentilles choses.

GEORGES.

Pas tout le monde...

ALINE.

Vous parlez pour moi? (*Georges ne répond pas*)

DUBREUIL à *Suzanne*.

Il est fou !

Mme de VILLERS à *Dubreuil*.

De qui parlez-vous ?

ALBERT.

Il parle de lui !

(*Ici la conversation devient si animée qu'on ne s'entend plus. On ne saisit plus que des lambeaux de phrases : tout le monde parle ensemble*).

LE GÉNÉRAL à *Dubreuil*.

La grande affaire, en 70, ce fut, voyez-vous, le manque de tête : l'état-major était entièrement désorganisé, mais je vous assure que les hommes

allaient au feu de bon cœur...

DUBREUIL.

On l'a déjà dit: j'étais franc-tireur, d'ailleurs...

Mme de VILLERS à *Mme de Loubers.*

Vous trouvez ça bien, vous, les jupes à plis de cette année ?

Mme de LOUBERS.

Oh ! cela ressemble aux horribles robes-réformes qu'ont introduites les Allemandes !

Mr de LOUBERS à *Falconnet.*

Elle a des étourdissements... et cela m'inquiète...

FALCONNET.

De la neurasthénie... C'est très bien porté cette année...

Mr de LOUBERS.

Question de mode, cette maladie... Vous me tranquillisez.

DUBREUIL *au général.*

Oui : vous savez, les comices agricoles...

SUZANNE à *Albert.*

Vous ne m'avez pas encore dit une seule méchanceté, aujourd'hui...

ALBERT.

J'en pense tellement que je ne sais par laquelle commencer...

SUZANNE.

Pour y avoir tellement pensé, vous avez oublié vos fonctions...

ALBERT.

C'est les méchancetés, mes fonctions !

GEORGES *à Aline.*

Alors, ma cousine, je ne vous appellerai plus Miss Lili, j'ignorais que cela vous fût si désagréable... et je vous prie de m'excuser...

ALINE.

Vous êtes gentil... je vous pardonne...

GEORGES.

C'était donc si grave que cela ?

ALINE.

Très grave. Comprenez-moi : quand j'ai quitté les Oiseaux, j'étais quelqu'un ! Ici, je suis retombée de mon haut : je n'étais plus que Miss Lili, qu'un bébé, en somme ! Et cela faisait souffrir en moi quelque chose d'autre encore, que je ne puis définir... Il est, me semble-t-il, des sentiments qui

vous rendent sérieuses... Ainsi, dans la forêt, ce matin... (*A ce moment, la conversation générale tombe brusquement. Dans le silence complet, on n'entend plus que la voix d'Aline, qui continue sans remarquer qu'on l'écoute*)... il filtrait une pluie de rayons d'or qui s'ajoutaient à l'or des feuilles... Les oiseaux, doucement, semblaient faire leurs adieux à la forêt... Et je ne sais quoi, quelque chose d'ému, de tendre, de doux, me bouleversait un peu...

TOUS *applaudissant et riant.*

Bravo !

Mme de VILLERS *à Aline.*

Qui donc t'a appris cela, Miss Lili ?

ALBERT *à part.*

Maladroite !

SUZANNE.

Ceci nous prouve qu'on attend le champagne !

ALINE.

C'est ça, je vais m'en charger, voulez-vous m'accompagner, Monsieur Albert ?

GEORGES *à Albert.*

Laisse donc, j'y vais.

Mme de VILLERS à part.

Maladroit !

ALBERT.

Très bien : vas-y.

FALCONNET.

Alors, on va manger mes poires ?

DUBREUIL.

Et les miennes ?

FALCONNET.

Mais, une fois pour toutes, qu'est-ce, vos poires?

DUBREUIL.

Et les vôtres ?

FALCONNET triomphalement.

Les Falconnet !

DUBREUIL de même.

Les Dubreuil !

ALBERT.

Entre les poires... (levant une assiette à fromage) et le fromage...

(Aline et Georges rentrent avec les domestiques portant le champagne : on débouche les fla-

cons. *Le général se lève avec difficulté, aidé par Albert et Mme de Loubers).*

LE GÉNÉRAL *un peu émêché et bredouillant.*

Mesdames, Messieurs... ou plutôt, Mesdames... je suis heureux, et ému... hem ! hem ! oui, je suis ému... oui, Mesdames, je suis ému... je dirai même très ému... enfin...

*(Un garde-chasse apparaît à droite, premier plan).*

---

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LE GARDE-CHASSE.

Mme de LOUBERS *apercevant le garde-chasse et criant.*

Ciel ! un homme avec un fusil ! *(Albert et Suzanne se lèvent).*

Mr de LOUBERS.

C'est le garde-chasse.

LE GÉNÉRAL.

Plaît-il ?

LE GARDE-CHASSE *saluant.*

Messieurs et dames, et la compagnie...

LE GÉNÉRAL.

Tiens ! le père Léonard : je bois à la santé du père Léonard !

Mme de VILLERS.

Ça, c'est gentil, pour les dames, au moins !

LE GARDE-CHASSE *à qui on a passé un verre.*

Bien honnêtes, Messieurs et dames ! A vot' santé ! (*Il boit. Un silence*).

ALBERT *à Suzanne.*

Le silence de la digestion... Il manque de conversation, le père Léonard !

GEORGES.

Il faut repêcher papa !

SUZANNE *à Albert.*

Dévouez-vous.

ALBERT.

J'ai justement un sujet de conversation palpitant ! (*il s'approche de Léonard qui descend à droite après avoir fait le tour par le fond*). Nous avons du beau temps, hein, pour la fin du mois de septembre...

SUZANNE.

Ça, c'est trouvé !

LE GARDE-CHASSE.

Du beau temps, oui, mais ça ne continuera pas...

(*Les convives se lèvent un par un et entourent le garde-chasse*).

LE GARDE-CHASSE.

Tout à l'heure, les guernouilles de la mare, elles piaulaient... Et puis tout à l'heure, à la lisière, j'ai remarqué de drôles de nuages du côté du moulin du père Grenu...

DUBREUIL.

Ça n'a aucune importance, vos nuages...

LE GARDE-CHASSE.

Je crois tout de même qu'ils ont de l'eau dans le ventre...

FALCONNET.

Des hydropiques !

LE GARDE-CHASSE.

Et puis, tout à l'heure... (*il parle au général*).

ALBERT *à Suzanne.*

Ce n'est pas un homme, c'est un fiacre : il fait tout à l'heure !

Mme de VILLERS *inquiète.*

Nous ferions peut-être mieux de rentrer... (*cri général de réprobation*).

(*Suzanne, Aline, Mme de Loubers, Albert, Georges et M. de Loubers descendent vers la gauche, premier plan, et ont l'air de comploter. Les domestiques débarrassent la nappe.*

LE GÉNÉRAL *au garde-chasse.*

Dites donc, père Léonard, la nouvelle sapinière qu'on a plantée, est-elle loin d'ici ?

LE GARDE-CHASSE.

Ben, un petit kilomètre, mon général...

LE GÉNÉRAL.

Plaît-il ?

FALCONNET *criant.*

Un kilomètre !

LE GÉNÉRAL.

Ah ! Ah ! Voulons-nous aller jusque là ? C'est très curieux, ce nouveau mode de plantation... Nous fumerons un cigare...

DUBREUIL.

C'est ça, allons-y.

Mme de VILLERS.

Messieurs, je vous rappelle qu'on goûte dans une heure... et sur le pouce ! La nuit tombe vite...

FALCONNET.

Nous y serons !

(*Le général et le garde-chasse sortent ensemble par la droite, second plan. Ils sont suivis de Falconnet et de Dubreuil*).

---

## SCÈNE V

SUZANNE, ALINE, Mme de VILLERS, Mme de LOUBERS, ALBERT, GEORGES, Mr de LOUBERS.

SUZANNE *voyant sortir le général et ses compagnons.*

Où vont-ils ?

Mme de VILLERS.

A la Sapinière. Vous ne les accompagnez pas, les jeunes ?

ALINE.

Non, marraine, nous allons jouer à cache-cache !

Mme de VILLERS.

Parfait ! Pendant ce temps, je vais aller jusqu'à la ferme de la Huchette voir la fermière qui est malade. (*Mme de Villers sort*).

---

## SCÈNE VI

ALINE, SUZANNE, GEORGES, ALBERT, Mme de LOUBERS, Mr de LOUBERS (*jouant à cache-cache*), DES DOMESTIQUES (*arrangeant le couvert*)

GEORGES.

Mr de Loubers, c'est vous qui en êtes !

Mr de LOUBERS *entraîné par Georges vers l'arbre de droite.*

J'en suis... de quoi ?

Mme de LOUBERS.

C'est une expression de jeu : celui qui en est doit chercher après les autres.

ALINE.

Comptez jusque cinquante.

GEORGES.

Justement.

SUZANNE à Mr de Loubers.

Mettez-vous le front contre cet arbre et comptez jusque cinquante...

ALBERT à Georges.

Il ne sait peut-être pas...

Mr de LOUBERS le front contre l'arbre de droite, comptant très vite.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept...

TOUS criant.

C'est trop vite.

Mr de LOUBERS.

Ah! ça, c'est plus fort que moi: quand je compte lentement je m'embrouille...

Mme de LOUBERS.

C'est ça: embrouille-toi le plus possible... (Ils fuient tous vers le fond).

Mr de LOUBERS très vite.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit...

TOUS s'arrêtant et se retournant.

Trop vite!

Mme de LOUBERS *redescendant.*

Compte en anglais...

TOUS *au fond.*

Hip ! hip ! hourrah !

Mr de LOUBERS *ahuri.*

En anglais ! Mais j'en ai jusqu'à la fin de la semaine !

Mme de LOUBERS.

Tu ne sais pas l'anglais mieux que celà ? Tu es trop modeste !

*(Tous quittent la scène pour aller se cacher : Mme de Loubers est en arrière, quand les autres ont disparu, elle redescend vivement).*

Mr de LOUBERS *bredouillant.*

One... two... two... two... three... fichue langue!

Mme de LOUBERS.

Lucien !

Mr de LOUBERS.

Yes... c'est-à-dire... four, five, six...

Mme de LOUBERS.

Ecoute : je serai sous le huitième arbre, là-bas, à gauche...

Mr de LOUBERS.

Yes... the eigth tree, thank you... nine, ten, even...

Mme de LOUBERS *tendrement.*

Lucien...

Mr de LOUBERS *de même.*

I shall love you... fifteen...

Mme de LOUBERS.

Non, ça c'est trop ! (*elle se sauve par la gau-e, premier plan*).

Mr de LOUBERS.

O Shakespaere ! Brandy ! cocktail ! (*continuant compter*) Nineteen, nineteen... Tonnerre ! com-ent dit-on vingt en anglais ? En allemand c'est anzig... en italien, vinto, en latin, viginti, en ec...

ALBERT *au loin.*

Fini !

Mr de LOUBERS.

Yes, je sais... Sacrebleu ?

ALINE *au loin.*

Cou... cou... cou... ou...

Mme de LOUBERS *au loin.*

Hoû... oû... oû...

GEORGES *au loin.*

Fi... ni... î... î... î...

Mr de LOUBERS *se tournant vers le fond, et criant.*

Pardon ! comment dit-on vingt en anglais ?

ENSEMBLE.

SUZANNE.

Millesimo !

ALINE.

Trafalgar !

GEORGES.

Port-Wine !

ALBERT *chantant.*

O vin dissipe la tristesse...

Mr de LOUBERS *continuant machinalement.*

Qui pèse sur mon cœur, yes... Sacrebleu ! quelle sale invention ce jeu de cache-cache... Heureusement... (*il rit*) Elle a dit le huitième arbre... (*Il se dirige vers la gauche, en courant*).

(*Cris dans la coulisse, à gauche, rires, exclamations*) *Pendant le dialogue suivant, on entend*

*De temps en temps des cris et des rires dans la coulisse).*

*(Mr de Loubers se cache vivement derrière l'arbre de droite. A ce moment, Georges entre avec précaution, à gauche).*

GEORGES *à part.*

Où est-il ! Quand on a atteint le but avant d'être vu... on est sauvé... *(Il court à l'arbre de droite, M. de Loubers surgit et attrape Georges)*

Mr de LOUBERS.

Vous y êtes !

GEORGES *riant.*

Maladroit ! Mais pourquoi êtes-vous resté là ?

Mr de LOUBERS.

C'est un truc... on croit que je cherche... Au lieu de m'esquinter, j'attends : ça prend toujours !

GEORGES.

Vous êtes un malin, vous !

Mr de LOUBERS *modestement.*

Peuh !

GEORGES *achevant.*

Pour le jeu de cache-cache !

Mr de LOUBERS *à part, vexé.*

Il est poli !

GEORGES *criant à la cantonnade.*

C'est moi qui en suis !

(*Entrée tumultueuse des joueurs, cris, rires, exclamations*).

ALBERT.

Tu t'es fait prendre !

ALINE.

C'est très bien fait... courons nous cacher !...

**Ils sortent tous. Même jeu de scène que précédemment. Georges compte tout bas, appuyé à l'arbre de droite. Puis il sort par la droite second plan. Après un instant, Aline arrive en courant par le fond : elle est poursuivie par Georges. Tous les deux commencent à tourner autour de l'arbre du milieu et autour de celui de gauche.**

GEORGES.

Je crois que je vais vous attraper, ma cousine!

ALINE.

Je ne crois pas, mon cousin...

GEORGES.

Certainement, vous êtes alerte : mais je le suis aussi !

ALINE.

Moins que moi... et puis vous pensez à autre chose qu'au jeu, ce qui me donne une évidente supériorité...

GEORGES.

Je pense à autre chose: à qui, petite perspicace?

ALINE *riant.*

Vous vous vendez! Vous avez dit: A qui? et non: A quoi!

GEORGES.

Êtes-vous assez méchante! Aussi, vous aviez raison tout à l'heure: vous commencez à devenir une tout à fait grande personne! Je voudrais savoir ce qui vous fait supposer que j'ai la cervelle troublée?

ALINE.

Rien du tout! Seulement, j'étais un peu essoufflée: alors j'ai trouvé ce truc-là pour vous faire vous arrêter: maintenant, je suis reposée, vous pouvez courir! (*Elle se sauve en riant aux éclats du côté de l'arbre de gauche*).

GEORGES *décontenancé.*

Rouée et coquette... femme et petite fille... vous êtes bien complexe...

ALINE.

Complexe : Vous l'êtes bien plus que moi... En ce moment, votre cœur... ou votre esprit, si vous aimez mieux, n'est pas au même endroit que votre personne...

GEORGES.

Et où est-il, s'il vous plaît, mon esprit ?

ALINE.

A vos pieds !

GEORGES *regarde et ramasse un mouchoir.*

C'est le mouchoir de Madame Reumont...

ALINE.

Justement ! et vous oubliez que nous jouons à cache-cache.

GEORGES.

Si nous l'oubliions, croyez-vous que nous serions les seuls ! Entendez-vous les autres faire beaucoup de bruit ?

ALINE.

Tiens, donc ! Madame Reumont est avec Monsieur de Sarens, ils flirtent...

GEORGES.

Je vous en prie, Aline, n'employez pas ce mot

dont vous ignorez la portée...

ALINE *sans entendre.*

Je comprends: cela doit vous ennuyer beaucoup que Monsieur de Sarens flirte avec Madame Reumont...

GEORGES.

Mais je vous jure que cela ne m'ennuie aucunement ! Pourquoi cela m'ennuyerait-il d'abord ?

ALINE.

Mais parce que... parce que... (*brusquement*) parce que vous avez ramassé le mouchoir de Madame Reumont, parce que depuis un instant vous le pétrissez dans votre main... parce que vous brûlez du désir d'aller le lui reporter, et, d'une bouche en cœur, lui débiter gentiment un petit compliment... (*elle rit*).

GEORGES.

Quelle folie ! (*il jette le mouchoir*) Voilà le cas que j'en fais, tenez, de son mouchoir !

ALINE *avec un cri de joie.*

Tiens... (*se reprenant*) C'est très mal ce que vous faites-là... Voulez-vous bien ramasser ce mouchoir tout de suite, vilain garçon !

GEORGES.

Non. D'ailleurs, vous vous moquez de moi : tantôt il faut que je ramasse, tantôt... Ah ! vous taquinez bien, vous, quand vous vous y mettez !

ALINE *l'air gamin.*

Ce n'est pas méchamment, vous savez ! seulement, je continue à me reposer ! mon cousin, ramassez ce mouchoir... Allons, allons !...

GEORGES *boudeur.*

Je ne suis pas chargé de ramasser ce qu'il plaît à Madame...

ALINE.

Suis-je, moi chargée de vous le faire ramasser? C'est une question de politesse, rien de plus ! (*Georges ramasse le mouchoir*) Très bien ! Maintenant, n'oubliez pas que nous jouons à cache-cache et que le flirt des autres pourrait s'impatienter de la longueur...

GEORGES.

De la longueur ?

ALINE *riant aux éclats.*

Du nôtre ! (*Elle disparaît en courant dans la coulisse de droite, poursuivie par Georges*).

## SCÈNE VII

Mme de VILLERS entre à droite, puis SUZANNE, puis ALBERT, GEORGES, ALINE, Mme de LOUBERS, Mr de LOUBERS, puis le GÉNÉRAL, FALCONNET, DUBREUIL.

Mme de VILLERS *aux domestiques.*

Mais, l'heure s'avance. Il faudrait presque songer au retour... Ah ! voici les joueurs !...

(*Rentrée tumultueuse des joueurs, poursuivis par Georges. On entend des voix à gauche. C'est le général qui revient avec ses compagnons. Ils entrent*).

Mme de VILLERS.

Et voici les autres. (*Aux arrivants*) Mais dépêchez-vous donc !

FALCONNET.

Nous arrivons, Madame, nous arrivons !

SUZANNE *criant.*

Vite... A table ! C'est d'ailleurs une manière de parler...

ALBERT.

De crier...

SUZANNE.

Flûte ! Reprenons nos places du déjeuner ! (*On se dirige vers le couvert*).

(*A ce moment, on entend un grondement de tonnerre : silence de tous les assistants*).

DUBREUIL.

Qu'est-ce que c'est que çà ?

ALINE.

Il pleut.

SUZANNE *étourdiment.*

Sauve qui peut !

**Tout le monde se prépare à fuir vers la droite, second plan, Mme de Loubers et son mari les premiers, suivis de Mme de Villers, puis de Dubreuil, le général et Falconnet encore au milieu de la scène avec Albert, Suzanne déja sous l'arbre de droite, Georges et Aline sous celui de gauche.**

ALBERT.

Où courez-vous ?

Mme de VILLERS.

Mais... retrouver les voitures !

ALBERT.

Non, restez ici : on est protégé par les arbres, avant d'arriver à la ferme il y a un espace découvert d'au moins trois cents mètres, nous serions trempés avant d'arriver... abritons-nous ici !

(*Pendant ce temps, les domestiques ont enlevé le couvert et remis tout dans le panier, l'orage redouble. Les domestiques sortent par la droite emportant le panier sous la pluie*).

ALINE.

C'est effrayant ? et rien ne faisait prévoir...

GEORGES.

N'ayez pas peur, ma cousine : restons sous cet arbre...

LE GÉNÉRAL *étendant la main.*

Tiens, il pleut !

ALBERT.

Rien qu'un petit peu ! (*criant*) En retraite, général, en retraite !

(*Falconnet et le général se plaçent sous l'arbre du fond. Sortie rapide de M^me^ de Loubers, M. de Loubers, M^me^ de Villers et Dubreuil*).

## SCÈNE VIII

ALINE et GEORGES (*sous l'arbre de gauche*) ALBERT et SUZANNE (*sous l'arbre de droite*), LE GÉNÉRAL et FALCONNET (*sous l'arbre du fond*).

LE GÉNÉRAL.

Quel fichu temps !

FALCONNET.

C'est le pique-nique qui est fichu !

LE GÉNÉRAL.

Plaît-il ?

SUZANNE.

Quelle ondée !

ALBERT.

Parions qu'elle vous déplaît surtout parce qu'elle nous a réunis ?

SUZANNE.

En doutez-vous ?

GEORGES.

Cet orage est venu nous surprendre au milieu de nos jeux...

ALINE.

Rapprochez-vous de moi : vous allez être mouillé... (*Leur conversation continue*).

SUZANNE.

Avouez d'ailleurs que cela vous déplaît aussi, cette compagnie forcée : depuis hier vous semblez me fuir...

ALBERT.

Vous fuir ?

SUZANNE.

Mais oui ! Vous m'avez habituée à plus de sollicitude.

FALCONNET *criant.*

Ce mauvais temps va me donner des malades, et ça m'ennuie : rien ne m'ennuie plus que les malades !

LE GÉNÉRAL.

C'est comme moi, quand j'entends parler de guerre... Mais moi... ça se comprend : je suis retraité...

DUBREUIL *criant à la canonnade.*

Général ! venez par ici... il fait sec... (*Falconnet et le général sortent en courant*).

ALBERT *d'un ton léger.*

Chère Madame, on n'écoute pas de la sorte les compliments d'un jeune homme, on n'accepte pas de faire avec lui, et à six heures de l'après-midi, un tour de jardin, on ne s'isole pas le soir, avec lui, dans un canapé du salon, pendant que les autres font de la musique... Voici pour hier...

SUZANNE.

Pour hier ?... Continuez.

ALBERT.

On ne part pas en avant avec lui sous prétexte d'arranger le couvert... qui se serait bien arrangé sans vous, on ne fait pas des promenades à la source, à deux, et l'on ne revient pas devant tout le monde en se donnant le bras ! Voilà pour ce matin.

SUZANNE.

Pour ce matin ?... Ah ! ça...

(*Leur conversation continue*).

ALINE *émue.*

Oh ! Georges, vous n'avez à me demander pardon de rien du tout... vous avez fait comme les autres...

GEORGES.

Justement ! Je n'aurais pas dû...

ALINE.

Pourquoi vous eussé-je demandé davantage ?

GEORGES.

Mais parce que... parce que je suis... un peu votre frère.

ALINE.

Ah ! (*Un temps*) Mais rapprochez-vous donc: vous allez vous mouiller !

(*Leur conversation continue*).

SUZANNE.

Alors, je ne suis plus libre d'accepter les hommages de Monsieur Georges ? Et nous ne sommes plus libres de causer à deux de sujets qui nous intéressent ?

ALBERT.

Hum... de philosophie ? Vous aimez Nietzche ?

SUZANNE.

N'éternuez pas...

GEORGES.

Cet orage redouble...

ALINE.

Heureusement, nous sommes tous bien abrités... (*Elle frissonne*) Brr !

GEORGES *inquiet.*

Vous avez froid... si, je parie que vous avez froid... C'est vrai, je n'y pensais pas : vous avez une robe légère... vous avez couru tout à l'heure... Mon Dieu ! que faire...

ALINE *riant.*

Mais rien du tout, voyons !... Etes-vous drôle !

GEORGES.

Si... si... (*Il enlève son veston*). Tenez, mettez ceci sur vos épaules...

ALINE.

Je ne veux pas... c'est vous qui allez prendre froid, maintenant !

GEORGES.

Je vous en prie... cela me fera plaisir... (*Aline frissonne*) Vous voyez bien, vous frissonnez encore. (*Il lui met le veston sur les épaules*) Là, vous voilà bien obéissante, Miss Lili, pardon, Aline...

ALINE.

Non... vous pouvez m'appeler Miss Lili, maintenant...

(*Leur conversation continue*).

ALBERT.

Qu'est-ce que je vous ai fait pour que vous me disiez ces choses-là ?

SUZANNE *rêveuse un moment.*

Vous ne m'avez rien fait... (*D'un ton léger*) Ah ! ça ! il pleut toujours...

ALBERT.

Toujours...

SUZANNE.

Toujours ! (*Un silence prolongé : ils regardent pleuvoir*).

ALINE.

Ecoutez : et ne riez pas surtout... J'ai envie de vous donner un conseil...

GEORGES *riant.*

A moi ?

ALINE.

Vous voyez bien : vous riez ! Vous croyez que

je ne pourrais pas vous donner un bon conseil, alors ?

GEORGES.

Mais si, certainement.

ALINE.

Alors, vous ne vous fâcherez pas ?... vous ne direz pas que je me mêle de choses qui ne me regardent pas ?

GEORGES.

Oh ! Aline !

ALBERT à *Suzanne.*

J'ai enfreint la politesse du monde en vous disant tantôt ce que j'ai cru voir hier et aujourd'hui .. car maintenant je n'en suis plus sûr. Voyez-vous, Madame, depuis six ans que nous nous connaissons, j'ai pu souvent apprécier la beauté de votre caractère : je vous ai trouvée si autre que toutes les petites poupées chiffonnées des salons de Paris. J'ai d'abord admiré votre grâce, puis elle m'a séduit... et aujourd'hui elle m'est devenue une habitude...

SUZANNE.

Mais savez-vous que c'est une déclaration ?

(*Leur conversation continue : grondement de tonnerre plus éloigné*).

ALINE.

Georges, on veut vous marier malgré vous à Madame Reumont... Eh bien ! il ne faut pas faire cela... parce que je suis sûre que vous ne l'aimez pas !

GEORGES.

Parlez moins haut : elle nous entendrait... Mais qui vous a dit que je ne l'aimais pas ?

ALINE.

C'est une chose difficile à expliquer. Ça se sent... j'ai vu dans vos attitudes, et puis surtout, je me suis dit que vous ne l'aimiez pas... parce que vous ne pouvez pas l'aimer... Elle est d'un caractère entièrement opposé au vôtre...

GEORGES *troublé.*

Oui... Comme vous comprenez le cœur, Aline... Alors, vous, sans amour, vous ne vous marieriez pas ?

ALINE *avec énergie.*

Jamais ! Je n'épouserai jamais qu'un homme que j'aimerai... et qui m'aimera.

GEORGES.

Puissiez-vous le rencontrer ! (*Leur conversation continue*).

Mme de VILLERS *dans le bois.*

Il ne pleut plus... allons-nous en !

ALBERT *criant.*

Nous arrivons.

ALINE.

C'est délicieux, n'est-ce pas, le bois après l'orage : il y a dans l'air une fraîcheur ravissante... Il monte de la terre comme une grisante odeur qui donne envie de dire une prière. (*On entend des cors de chasse*).

GEORGES.

Oui ! c'est très doux... presque tendre...

ALINE.

Entendez-vous... les cors de chasse... Leur fanfare lointaine donne au cœur la consolation infinie d'une caresse... (*Un temps. Les cors continuent de sonner jusqu'à la fin de l'acte*).

SUZANNE *se retournant vers Georges et Aline.*

Eh ! bien... partons-nous !

GEORGES.

Montrez-nous le chemin, Madame...

SUZANNE.

(*A Albert*) Donnez-moi le bras, Monsieur Albert...

ALBERT.

Voici, Madame... Alors, nous revoilà bons ennemis.

SUZANNE.

Oui... oui... nous sommes bons amis... (*Ils sortent au fond*).

GEORGES *à Aline*.

Voulez-vous prendre mon bras, Aline ?

(*Ils sortent lentement par la droite, second plan*).

ALINE.

Oui... quel calme partout...

**RIDEAU LENT**

## ACTE TROISIÈME

**Même décor qu'à l'acte premier. A droite, premier plan, une table de jeu. A gauche, un sofa. Quelques meubles déplacés.**

### SCÈNE I

LE GÉNÉRAL, FALCONNET, DUBREUIL et GEORGES *jouent au whist*, ALBERT et SUZANNE *dans le sofa*, ALINE *servant des rafraîchissements à tout le monde.*

LE GÉNÉRAL.

Je propose cœur... un beau petit cœur.

FALCONNET.

Je joue misère... (*les trois joueurs protestent*).

DUBREUIL.

Non, non... assez... voilà la quatrième fois aujourd'hui...

LE GÉNÉRAL.

Plaît-il ?

GEORGES.

Sans compter qu'il en a perdu trois !

FALCONNET.

Enfin, je suis bien libre de jouer... J'écarte.

(*On joue*).

ALINE *à Georges.*

Mon petit Georges, ne te fatigue pas, n'est-ce pas.

DUBREUIL *à Aline.*

Silence, il joue...

ALBERT *à Suzanne.*

Ah ! la garde-malade qui fait son office !

SUZANNE *à Aline.*

Tu le soignes trop, tu sais, ton convalescent... Pour un simple rhume de poitrine !

ALINE.

Peut-on dire ! Une bonne bronchite !

SUZANNE.

Hum ! une bronchite rétablie en huit jours !

ALBERT.

Tiens ! c'est vrai ! Il y a huit jours qu'eut lieu ce fameux pique-nique.

FALCONNET *abattant ses cartes.*

Je suis fichu !

DUBREUIL.

On vous l'avait dit !... Vous êtes un entêté.

LE GÉNÉRAL.

Il a perdu !... Payez vos dettes, docteur !...

FALCONNET *bougonnant.*

Voilà, voilà... dirait-on pas... pour une misère perdue !

DUBREUIL.

A vous la donne, général.

LE GÉNÉRAL.

Plaît-il ! (*on lui passe les cartes*) Ah ! bon... je donne.

ALINE *à Georges.*

Tu n'a pas froid, Georges, avec ce veston léger!

GEORGES.

Ma petite Aline ! quand donc auras-tu fini de me mettre dans de la flanelle! Tu exagères un peu... je ne suis plus si malade.

ALINE.

Mais si, mais si... tu es encore malade... N'est-ce pas, docteur...

SUZANNE.

Ah ! une consultation.

ALBERT *moqueur.*

Que diagnostiquez-vous, docteur !

ALINE.

Moquez-vous, seulement, moquez-vous !

FALCONNET.

Mais rien du tout: ce bougre-là se porte comme un charme !

ALINE.

Mais non, il est malade !

GEORGES.

Pour te faire plaisir, alors !... Car enfin, pour avoir ôté mon veston un jour de pluie, ce serait beaucoup que de payer cela d'une bronchite !

FALCONNET.

A vous à jouer, Georges.

DUBREUIL.

Voyons, Falconnet, rentrez donc votre mouchoir rouge ! (*On joue en silence*).

ALINE.

Tu sortiras tantôt, Georges...

GEORGES.

Mais oui, sans doute ! il fait si beau !

ALINE.

Alors, tu mettras ton paletot !

GEORGES.

Sois sans crainte !

FALCONNET à *Aline.*

Et une compresse d'eau chaude sur le bout du nez... Voyons, Miss Lili, vous exagérez... Georges pourrait aller au Spitzberg sans attraper un coryza!

ALBERT à *Falconnet.*

Pardon, docteur, on dit : sans être influenzé... on attrape aujourd'hui une influenza... Fi donc ! un coryza ! vous n'êtes pas à la mode.

FALCONNET.

Ta, ta, ta... de mon temps, on disait : un coryza... d'ailleurs baptisez-le comme il vous plaira... c'est toujours un rhume !... Je joue trèfle.

LE GÉNÉRAL.

Atout !

GEORGES.

Je surcoupe... Atout, atout... et atout... A nous

les trois derniers... Trois et deux, cinq, et quatre, neuf... vous payez un.

DUBREUIL.

A moi la donne... Ma caisse va sauter...

LE GÉNÉRAL *regardant sa caisse.*

Moi, je vais déposer mon bilan...

ALINE.

Tu ne rentreras pas trop tard, n'est-ce pas, Georges ? Le soir tombe vite et le crépuscule est froid.

SUZANNE *à Albert.*

Ah ! ça ! ont-ils fini avec leur flirt enrhumé... (*moqueuse*) qu'est-ce que c'est que le flirt, Monsieur Albert ?

ALBERT.

Vous vous moquez d'eux, c'est mal : ils vont s'aimer.

SUZANNE *rêveuse.*

Ah ! (*Brusquement*) Mais dites-moi donc ce que c'est que le flirt !

ALBERT.

C'est une vilaine petite chose : c'est éparpiller chaque jour un peu de son cœur...

SUZANNE.

Celui qui sème éparpille aussi... mais êtes-vous sûr qu'il ne récolte pas (*Mme de Villers entre par la droite*).

---

## SCÈNE II

LES MÊMES, Mme de VILLERS.

Mme de VILLERS *à son mari.*

Allons, bon, te voilà encore occupé à whister... N'est-ce pas un crime par ce beau temps... au lieu d'aller vous promener... Docteur, je vous en veux.

LE GÉNÉRAL.

Voilà, voilà, ma bonne amie, nous finissons... Carreau... à vous à couper, Falconnet.

DUBREUIL.

Whist veut dire « silence ».

GEORGES.

Roi d'atout... C'est la supérieure !

Mme de VILLERS.

Eh bien ! Aline ! as-tu été cueillir des fruits pour le dîner de ce soir...

ALINE.

Non, marraine, je vais y aller de suite. Veux-tu m'accompagner pour m'aider, Suzanne ?

SUZANNE.

Mais oui, volontiers ! (*Elle se lève*).

ALBERT.

Puis-je m'offrir également ?

SUZANNE.

Non, non... restez ici... vous êtes trop maladroit.

ALBERT.

Alors !... (*il s'incline*).

FALCONNET à *Aline*.

Miss Lili !

ALINE.

Plaît-il, docteur !

FALCONNET.

Surtout !... cueillez des poires !

(*Suzanne et Aline sortent par la gauche en riant. On les voit passer au-delà du vitrail*).

DUBREUIL.

Trèfle... je coupe.

LE GÉNÉRAL.

On demande ?...

FALCONNET.

Trèfle... je passe...

GEORGES.

A moi, la dernière... Le jeu est fini. (*Il se lève*).

LE GÉNÉRAL *se levant et souriant.*

Je suis ruiné... au jeu.

DUBREUIL *se levant.*

Ah ! ça... si nous allions prendre l'air !... (*à Falconnet qui s'est levé*) Voyons, Falconnet, vous êtes encore entré avec votre pantalon retroussé (*Falconnet s'arrange*).

LE GÉNÉRAL.

Je voulais vous montrer les progrès des plants de tulipes, depuis l'autre jour... venez-vous ?

FALCONNET *à Albert.*

Avec tout cela... j'ai perdu quatre-vingts !

ALBERT.

Trop d'audace, docteur... cela peut nuire...

LE GÉNÉRAL *se coiffant d'un large chapeau de paille.*

Eh bien ! sortons-nous ?

ALBERT.

On vous suit !

(*Le général sort avec Dubreuil, puis Albert avec Falconnet, enfin Georges va pour sortir quand Mme de Villers le rappelle*).

Mme de VILLERS.

Georges, viens ici un instant... j'ai quelque chose à te demander...

GEORGES *à Albert.*

Allez toujours en avant... je vous rejoins.

(*Albert et Falconnet sortent*).

---

## SCÈNE III

GEORGES, Mme de VILLERS.

GEORGES *d'un ton léger.*

Tu veux me parler, mère... Quelle grave chose as-tu à me dire ?

Mme de VILLERS *un peu embarrassée.*

Grave... pas si grave... ou du moins... Il est des moments, tiens, où je regrette de n'être point psychologue... J'ai peur de me tromper, de me faire traiter de vieille folle...

GEORGES.

Oh ! comment peux-tu dire... (*Il l'embrasse*) Voici pour te donner du courage... parle... (*Ils s'assoient côte à côte dans le canapé*).

Mme de VILLERS.

Eh bien !... il me semble — oh ! vaguement... un rien... Que tu n'es plus le même : ton humeur a changé... tu es sombre quelquefois... alors je me demande si ton malaise, ta maladie aurait été plus grave que nous ne le supposions, si...

GEORGES.

Non, non .. ce n'est pas cela...

Mme de VILLERS.

Il y a donc autre chose ?

GEORGES.

Oui, Aline.

Mme de VILLERS.

Aline... ah ! (*Un silence*) Je ne comprends pas...

GEORGES.

Tu vas comprendre... J'ai vis-à-vis d'Aline une sorte de responsabilité...

Mme de VILLERS *riant.*

Une responsabilité... tu es drôle... Et nous ?

GEORGES.

Il est des choses que vous ne remarquez point et que moi, je remarque : Aline est peu à peu devenue une femme...

Mme de VILLERS.

Miss Lili, une femme ! Voyons, Georges : elle a dix-huit ans !

GEORGES.

Dix-huit ans... cela n'empêche pas d'être femme... et puis Aline ne ressemble pas aux autres... J'ai pu apprécier chaque jour, tandis qu'elle me soignait, ce qu'il y a en elle de bonté et de grâce féminine. Elle me disait des mots où l'on sentait encore l'ingénuité de son âme, mais où déjà se devinait quelque chose de plus subtilement profond.

Mme de VILLERS *ironique.*

Vous avez tant parlé que cela !

GEORGES *se levant et marchant de long en large.*

Il fallait bien que nous parlions de quelque chose pendant que j'étais malade ! Enfin, surtout, tu devrais veiller à ne pas la laisser continuellement seule avec Albert. Cela peut faire parler les gens : elle est en âge de se marier ; si on les voit flirter ensemble, on croira qu'ils s'aiment, qu'ils veulent s'épouser...

Mme de VILLERS.

Qui t'a dit qu'ils ne veulent pas ?

GEORGES.

Elle. D'ailleurs, je crois qu'Albert s'entend fort bien avec Madame Reumont.

Mme de VILLERS.

C'est peut-être par dépit de se voir délaissée par toi, que Suzanne...

GEORGES.

Jamais de la vie : Madame Reumont éprouve beaucoup de sympathie pour Albert.

Mme de VILLERS.

Je t'avouerai qu'il est fort embarrassant pour moi de dire à Albert... C'est un vieil ami : je n'ai jamais vu de mal à ce qu'il taquine amicalement

Aline... D'ailleurs, mon ami, tu reconnaîtras que ton raisonnement pêche par la base : tu trouves mauvais qu'Albert soit laissé seul avec Aline... et pendant ce temps-là, toi...

GEORGES.

Comment moi ?

Mme de VILLERS.

Mais, oui ! Albert, d'après ce que tu me dis toi-même, aimerait Madame Reumont ; il est donc attiré autre part, et par conséquent le doigt de cour qu'il pourrait faire à Aline n'a pas la moindre importance. Toi, tu n'as pas... de flirt, comme on dit aujourd'hui : seulement pour toi tu trouves très naturel de rester en tête-à-tête avec ta cousine... Et cependant pas plus qu'Albert, tu n'as l'intention de l'épouser, je suppose ?

GEORGES *essayant de rire.*

Je n'en ai pas la moindre idée : je l'aime simplement comme un frère aime sa sœur !

Mme de VILLERS.

Un cousin, sa cousine...

GEORGES.

Oui, quand ce cousin a été élevé avec cette

cousine comme s'ils étaient frère et sœur... Un frère ne défendrait-il pas sa sœur de la même façon ?

Mme de VILLERS.

De la même façon? non! Avec les mêmes mots, peut-être ; mais pas de la même façon.

GEORGES.

Voyons, mère : je t'affirme que mon sentiment pour Aline est simplement de l'affection. On peut ne plus considérer une cousine comme une enfant sans, pour cela, l'aimer !

Mme de VILLERS.

Mais, mon ami, tu es jaloux d'Albert !

GEORGES *se fâchant.*

Oui, c'est entendu : je suis absolument incapable d'un sentiment loyal ! Si je t'avertis au sujet d'Aline, c'est parce que je suis jaloux ! Si je te dis qu'Aline n'est plus une enfant, c'est parce que je veux l'épouser !

Mme de VILLERS.

Mais ces sentiments-là sont loin d'être déloyaux, mon ami !

GEORGES.

D'ailleurs, j'aimerais même Aline que je ne

l'épouserais point, tu sais pourquoi. Je te promets de faire ce que tu me demandes ; je ne resterai plus seul avec elle, jamais. Mais promets-moi que tu diras à Albert...

Mme de VILLERS *se levant.*

Je te répète, c'est très embarrassant !

GEORGES *la cajolant.*

Promets-le moi, petite maman...

Mme de VILLERS.

J'essayerai... oui... peut-être.

*(On voit Aline et Suzanne repasser au fond, au-delà du vitrail, à gauche ; elles rentrent avec deux paniers contenant des fruits).*

---

## SCÈNE IV

Mme de VILLERS, GEORGES, SUZANNE, ALINE, puis ALBERT.

ALINE *allant à la table à jeu.*

Maintenant, je vais les arranger sur les plats à fruits.

SUZANNE.

Quelle petite ménagère prévoyante !

ALINE.

Je fais mon apprentissage : quand je serai mariée...

SUZANNE riant.

Qui épouses-tu ?

ALINE rougissant.

Mais, Suzanne, je ne sais pas : je n'épouse personne...

SUZANNE souriant.

Alors, pourquoi rougir ? Petite masque !

GEORGES remontant vers Suzanne.

Voyons, Madame, vous la taquinez toujours !

SUZANNE.

On dirait que vous vous en privez. (*Elle redescend et vient s'asseoir près de Mme de Villers, dans le canapé ; Georges et Aline sortent par la droite en emportant les paniers à fruits*).

Mme de VILLERS comme à elle-même.

Où donc a-t-il pris cela ? Je n'ai jamais fait

attention et je n'ai jamais vu de mal... S'il avait raison, pourtant...

SUZANNE.

Vous semblez préoccupée, Madame ?

Mme de VILLERS.

Oui, je suis très ennuyée. Figurez-vous que Georges vient de me faire part d'une remarque qu'il a faite. Il trouve qu'Albert reste trop souvent seul avec Aline, qu'Aline n'est plus une petite fille, et qu'Albert pourrait...

SUZANNE.

...Pourrait la compromettre !

Mme de VILLERS.

Justement, vous comprenez, cela m'ennuie : je suis responsable de cette enfant.

SUZANNE.

Bizarre ! C'est Georges qui a fait cette remarque... Ce ne sont pas d'habitude les jeunes gens qui s'étonnent de voir compromettre une jeune fille.

Mme de VILLERS.

Vous saisissez mon embarras. Je suis certaine qu'Albert prend toujours Aline pour une petite fille à laquelle un homme de son âge peut parler

en toute liberté... Comment lui faire sentir ?

SUZANNE.

Rien de plus simple ! Voulez-vous que je m'en charge ?

Mme de VILLERS.

Comment ! vous accepteriez ! Mais vraiment, ma chère Suzanne...

SUZANNE.

Mais oui, mais oui, c'est dit ! Je m'en charge.

Mme de VILLERS.

Volontiers : car ces choses-là me sont fort difficiles à faire... Mais voici précisément Albert.

(*Albert entre à gauche*).

ALBERT à Mme de Villers.

Eh bien! et Georges, nous l'attendons toujours.

SUZANNE moqueuse.

Bonjour, don Juan !

ALBERT.

Bonjour, Elvire !

SUZANNE.

Insolent ! Vous me le paierez !

Mme de VILLERS.

Il est avec Aline... Je vais le prévenir...

ALBERT.

J'y vais.

Mme de VILLERS *sortant.*

Mais non, mais non... je sais où il est... restez... restez... (*elle sort à droite*).

---

## SCÈNE V

SUZANNE, ALBERT, puis ALINE.

SUZANNE.

Avez-vous de l'imagination ?

ALBERT.

Beaucoup !

SUZANNE *s'asseyant dans le canapé à gauche.*

Eh bien ! vous allez vous imaginer que je suis Madame de Villers — je la remplace, d'ailleurs. — Ensuite, vous allez vous asseoir bien sagement à côté de moi. — Enfin, vous allez écouter très patiemment la leçon que je vais vous faire...

ALBERT *s'asseyant près d'elle.*

Serez-vous longue ?

SUZANNE.

Vous verrez. Donc, je suis Madame de Villers, ne l'oubliez pas. Mon cher Albert, Georges m'a fait tantôt une remarque qui n'a pas laissé de me surprendre beaucoup. Il a trouvé que vous étiez trop souvent et trop longuement seul avec Aline, que cela pourrait la compromettre et qu'il était de mon devoir de vous faire saisir à demi-mot la nécessité d'une certaine réserve... C'est ce que je fais.

ALBERT.

Ah bah ! Georges a trouvé...

SUZANNE.

Pardon, laissez-moi finir. Sans doute, cette remarque vous paraîtra vieux jeu, vous me trouverez d'une susceptibilité outrée: certainement, je ne suis pas aussi avancée en fait de modernisme que Madame Reumont,.. *(elle prend un air pincé)* je n'ai pas reçu une éducation américaine et je juge, comme faisaient nos grand'mères, qu'un homme de trente-cinq ans parlant à une fillette de dix-huit doit garder vis-à-vis d'elle la plus stricte réserve, sous peine de faire passer cette enfant pour ce qu'elle n'est pas... J'ai fini !

ALBERT.

Georges vous a dit ça ?

SUZANNE.

Il m'a dit ça à moi, Madame de Villers...

ALBERT.

Allons ! allons ! tant mieux...

SUZANNE.

Pourquoi tant mieux ?

ALBERT.

Pardon, mais à qui est-ce que je parle ?

SUZANNE.

Maintenant... à Suzanne Reumont.

ALBERT.

Alors, voici : Georges aime Aline.

SUZANNE.

Ah !

ALBERT.

Il l'aime depuis neuf jours, il n'en sait rien, ni elle non plus. D'un autre côté, Aline aime Georges...

SUZANNE.

Ah !

ALBERT.

Elle l'aime depuis deux mois, il n'en sait rien, ni elle non plus. Voilà.

SUZANNE.

Vous êtes sérieux ?

ALBERT.

Très sérieux, malgré mon ton de badinage. J'ai suivi leurs sentiments : ils m'intéressent et je vois beaucoup plus clair dans leur cœur qu'eux-mêmes.

SUZANNE.

Ça vous amuse de les regarder ?

ALBERT.

Enormément ! Il y a, voyez-vous, dans notre monde, deux sortes de gens : ceux qui savent regarder les autres et ceux qui ne savent pas... après ceux qui savent se faire regarder...

SUZANNE.

Je suis de votre avis. Notre société ne me paraît pas plus amusante qu'à vous : elle est faite de préjugés et de concessions : les uns vous enchaînent et les autres vous absolvent !

ALBERT.

Vous m'avez l'air de ne pas y croire ?

SUZANNE.

Heureusement pour moi, je m'en soucie fort peu !

ALBERT.

Qu'y avez-vous rencontré ?

SUZANNE.

Rien.

ALBERT.

Qu'en espérez-vous ?

SUZANNE.

Je ne sais pas.

ALBERT.

Je crois que nous suivons la même route.

SUZANNE.

Peut-être.

ALBERT.

Alors... Donnons-nous la main... (*Ils se donnent la main : Albert garde la main de Suzanne dans la sienne*) Je veux vous poser une question.

SUZANNE.

Je vous écoute...

ALBERT (*très ému*).

Si un homme venait vous dire : Madame, voici

longtemps que je vous connais et longtemps que je vous estime. J'ai pu vous paraître insensible à bien des choses : c'était pour cacher ma timidité. Dans ce monde où nous vivons, nous nous sommes rencontrés par hasard, nous nous sommes connus par habitude : cette habitude est presque devenue pour moi une nécessité, et cette nécessité deviendra, j'espère, un besoin pour vous. Si un homme venait vous dire cela, Madame, que lui répondriez-vous ?

SUZANNE.

Un pareil discours, mon cher Albert, on l'écoute tout entier ou on l'interrompt dès le début. J'ai écouté le vôtre... et je vous répondrai que vous tenez ma main depuis cinq minutes dans la vôtre, que je ne l'ai pas retirée et que vous ne vous en êtes pas aperçu... (*Albert lâche la main de Suzanne*).

ALBERT.

Ma chère Suzanne, vous me voyez très ému...

SUZANNE *souriant.*

Eh bien ! notre conversation nous a entraînés un peu plus loin que nous ne pensions. Voilà comme quoi une conversation commencée en vous grondant pourrait bien finir...

ALBERT.

Pour un voyage dans le Midi ?

SUZANNE riant.

Qui sait ! (*Aline entre à droite*) Que nous veut Miss Lili ?

ALINE.

Maman te prie de la rejoindre à l'orangerie : elle désire te parler.

SUZANNE vite à Albert.

Elle est inquiète, la pauvre: je vais la rassurer.

ALINE.

Inquiète de quoi ?

ALBERT.

Oh ! rien de grave : soyez sans crainte.

SUZANNE.

A tantôt ! (*Elle sort par la porte du fond*).

ALBERT ironique.

Alors, Mademoiselle Aline, il paraît...

ALINE.

Pourquoi : Mademoiselle Aline ?

ALBERT.

Ah ! je ne sais pas, moi : on m'a donné ordre !

ALINE *venant à lui.*

Voyons, Monsieur Albert, parlez franchement: dites-moi ce qu'il y a. Depuis quelques jours, je ne sais pas ce qui se passe en moi et autour de moi: je suis agacée, et un peu agaçante, je le devine. On se moque de moi, on me répond par des sourires ironiques et par des énigmes. Qu'est-ce qu'on me veut donc, mon Dieu ?

ALBERT.

On ne vous veut rien du tout, Aline.

ALINE.

Vous ne voulez pas répondre : vous allez me faire pleurer...

ALBERT *presque souriant.*

Ce sont des choses que vous comprendrez plus tard : il y a au point de vue physiologique ce qu'on appelle l'âge ingrat, cet âge où dans la maigreur de la fillette se devine et se précise la grâce de la jeune fille ; cet âge de transition où la beauté se dérobe, se voile, ne se connaît pas elle-même mais pressent son éclosion et attend son épanouissement. Vous avez déjà dépassé cet âge ingrat. Jeune fille,

vous êtes presque femme... Mais vous êtes à l'âge ingrat des sentiments.

ALINE.

Oui, c'est cela, je devine que c'est cela,..

ALBERT.

Cet âge ingrat passera comme l'autre.

ALINE.

Mais alors, dites-moi, mon grand ami...

ALBERT *l'interrompant.*

Non, non, je ne dis plus rien ; j'en ai déjà trop dit ! D'ailleurs, j'entends la voix de Georges... je ne voudrais pas qu'il nous trouve ensemble.

ALINE.

Georges ! Mais pourquoi cela ? En voilà une idée !

ALBERT.

Oui, c'est une idée bizarre... Elle est de lui...

ALINE *troublée.*

Qu'est-ce qu'il a Georges ?

ALBERT.

Demandez-le lui ! (*riant*) Il est aussi à l'âge

ingrat : pour les hommes cela vient plus tard ! (*Il se sauve par la porte du jardin*).

---

## SCÈNE VI

ALINE, GEORGES.

GEORGES *entrant par la droite, second plan.*

Tiens, vous êtes seule ! Je suis content de vous rencontrer seule, Aline : j'ai des choses à vous dire...

ALINE *embarrassée.*

Oui, je suis seule... vous voyez... mais je...

GEORGES.

Vous avez l'air troublée ?

ALINE.

Georges, ne me grondez pas: je vous promets...

GEORGES *qui réfléchissait.*

Quoi ?

ALINE.

Je sais. J'ai compris. Il vous déplaît que je reste seule avec Albert ; et, sans me rendre compte

exactement de la raison qui vous pousse, j'éprouve moi aussi, à présent, quelque confusion à demeurer avec lui en tête-à-tête. Il était là... je n'en puis rien... mais...

GEORGES.

Je ne l'avais pas vu : d'ailleurs, il n'y avait là aucun mal...

ALINE.

Non, mais il pourrait y en avoir si cela vous eut causé quelque peine, et surtout j'ai si peur d'être grondée par vous ! Alors...

GEORGES.

N'ayez pas peur, je ne vous gronderai plus ; parce que, dans ce cas, je me donnerais tort à moi-même.

ALINE troublée.

Comment ?

GEORGES

Oui, vous allez comprendre. Voulez-vous vous asseoir ici gentiment, près de moi.

ALINE.

Je veux bien : mais pourquoi ? (*Ils s'asseyent à gauche, dans le canapé*).

GEORGES.

D'abord, il faut me promettre que vous ne serez pas fâchée de ce que je vous dirai...

ALINE.

Vous savez bien que de vous rien ne me fâche!

GEORGES.

Peut-être. Il n'y a pas si longtemps, la veille de ce pique-nique vous m'avez encore boudé !

ALINE.

C'est si loin, cela ! C'est vrai : je ne puis m'imaginer qu'il s'est passé depuis lors si peu de jours, quand il me semble qu'il s'est passé tant de choses !

GEORGES.

Tant de choses... lesquelles ?

ALINE.

Je ne sais pas... Mais que vouliez-vous me dire?

GEORGES.

Peut-être ces mêmes choses dont vous me parlez ! Dites-les moi vous, Aline, cela m'encouragera !

ALINE.

Vous encourager ?

GEORGES.

J'en ai besoin, je vous assure!

ALINE

Ah ! (*Un silence*) Oui, il doit s'être passé en moi beaucoup de choses. Vous vous rappelez cet arbre sous lequel nous nous sommes abrités, pendant l'orage ?

GEORGES (*avec émotion*).

Oui, je me rappelle très bien !

ALINE.

Eh bien! souvent, ces jours derniers, j'ai pensé à notre conversation et il m'en est venu comme une joie un peu mélancolique... Je me suis aperçue que ce qui m'ennuyait, alors, c'était non pas d'être appelée Miss Lili, mais d'être appelée Miss Lili par vous; non pas d'être considérée comme une enfant, mais d'être traitée comme telle par vous. Et le jour où vous avez bien voulu voir en moi autre chose qu'un bébé, le jour où vous vous êtes plû à accepter mes confidences et mes conseils, ce jour-là je me suis senti grandir à mes propres yeux... et j'en ai eu comme une joie mélangée d'amertume!

GEORGES.

Pourquoi de l'amertume ?

ALINE.

Je n'en sais rien... je vous jure, je n'en sais rien. Par moments, je crois deviner en moi quelque chose de nouveau, comme tout à l'heure quand Albert me parlait... et puis vous êtes entré, et je n'ai plus su m'interroger. Il me vient en vous parlant une sorte de frayeur enfantine, et j'ai alors comme un désespoir, la peur de me tromper, et de n'être encore que ce que vous me disiez être il y a huit jours : une enfant...

GEORGES.

Non ! vous n'êtes plus une enfant, Aline, lorsque la jeune fille envisage la possibilité de devenir femme un jour, elle l'est déjà...

ALINE.

Je ne sais pas. Car je n'envisage cette possibilité que quand je suis auprès de vous, que quand je vous parle... Ah ! je peux bien vous le dire à présent : j'ai eu si peur de vous voir malade; votre malaise n'avait point de gravité... Et pourtant quelquefois je songeais qu'il aurait pu en avoir... Je songeais... oui, c'est atroce, je songeais à ce que la vie serait pour moi si vous n'étiez plus là... (*Elle s'arrête, étranglée par l'émotion*) Pardonnez-moi mon émotion: vous voyez comme je suis folle...

Alors, j'ai réfléchi à tout ce que vous aviez fait pour moi, à cette révélalion si délicate de moi-même, que vous m'aviez inspirée... à...

GEORGES.

Chère, chère Aline, vous êtes bonne, et... Moi aussi, voyez-vous, j'ai songé à bien des choses, à des choses parfois douces et parfois cruelles... Je vous regardais, si légère et si mignonne, m'entourant de prévenances délicates... Je me rappelais nos jeux, quand vous étiez petite, déjà orpheline : grand garçon, je me mêlais à vos ébats et je me sentais pour vous un désir de protection, j'appréciais ce qu'il y a en vous de délicatesse et de bonté. Je vous voyais devenue femme si entièrement, si délicieusement, et je me reprochais amèrement de ne pas m'en être aperçu plus tôt. Je sentais combien en peu de temps vous étiez devenue indispensable à mon existence et j'aurais voulu demeurer malade longtemps, longtemps, afin que vous ne me quittiez jamais !

ALINE.

Mais pourquoi vous quitterai-je ? Ne sommes-nous pas frère et sœur ?

GEORGES.

Oui, frère et sœur, justement. Et je le croyais

aussi : il a fallu qu'une autre personne me détrompât...

ALINE.

Une autre personne ?

GEORGES *se lève et passe.*

Oui, ma mère. Je ne voyais pas clair en moi-même. Je ne voyais qu'une seule chose : c'est qu' Albert était trop souvent près de vous.

ALINE.

C'est donc bien mal ? Albert est pour moi un grand ami.

GEORGES.

Le monde pourrait croire à d'autres sentiments qu'à l'amitié.

ALINE.

Quels sentiments ?

GEORGES.

L'amour... On dirait qu'il vous aime, que vous l'aimez... que vous l'épouseriez...

ALINE *saisie.*

Moi, épouser Monsieur de Sarens... Oh ! Et c'est vous, vous, Georges, qui me dites cela ?

GEORGES.

Je ne connais pas vos sentiments... Pourquoi ne pourriez-vous pas l'épouser ?

ALINE *se levant.*

Mais parce que... parce que... je ne sais pas... vous me troublez... Georges, ne me demandez pas pourquoi... Je n'épouserai jamais, jamais, Monsieur de Sarens... mais j'ignore pour quelle raison.

GEORGES.

Vous n'épouseriez qu'un homme pour lequel vous aimeriez à vous dévouer ?

ALINE.

Oui.

GEORGES.

Un homme qui vous garderait chacune de ses pensées ?

ALINE.

Oui.

GEORGES.

Un homme... existe-t-il seulement ?

ALINE *très bas.*

Il me semble que oui... (*Un silence, elle se rassied*).

GEORGES.

Savez-vous bien ce que vous venez de dire ?

ALINE.

Je crois que je viens de le savoir... (*Un silence*).

GEORGES.

Pour moi la révélation a été subite, mais comme elle résultait d'une foule de sentiments pareils accumulés dans mon cœur, elle a été entière. Il y a un instant je ne savais pas ce que je sais. Maintenant que je sais, j'ai peur de vous le dire, parce que j'ai peur de vous faire de la peine...

ALINE *doucement.*

Rien de ce qui vient de vous ne me fait de la peine... Alors ?

GEORGES.

Alors... (*vivement*) J'étais jaloux d'Albert.

ALINE.

Jaloux ? Je ne connais pas ce sentiment...

GEORGES.

Je craignais qu'un de vos regards n'allât vers un autre, qu'une de vos pensées ne se confondît en la pensée d'un autre... Et c'était fou, car ce sentiment-là, je n'ai pas le droit de l'éprouver...

ALINE *doucement.*

Pourquoi ?

GEORGES.

Parce que vous pourriez vous en fâcher...

ALINE.

Et si je ne m'en fâchais pas ?

GEORGES *sans répondre.*

Quand le sourire d'une femme a éclairé la vie d'un homme et qu'il a désormais besoin de cette lumière pour vivre, quand il a trouvé chez cette femme ce qu'il cherchait vainement chez les autres, quand chacune de ses paroles était la parole attendue, et chacun de ses gestes le geste désiré : Aline, savez-vous ce que cet homme peut dire à cette femme ?

ALINE *émue.*

Oui, je crois que... oui, je le sais... Mais je voudrais bien, Georges, que vous me le disiez vous-même... (*Un silence*).

GEORGES *doucement.*

Vous serez ma femme, Aline ?...

ALINE *tout bas.*

Oui. (*Un silence*) Sans le savoir, j'attendais

votre aveu. Il m'a fait comprendre à moi-même, Georges, que je vous aime de toute mon âme...

GEORGES.

J'aurais dû le pressentir... Pardonnez-moi, Aline...

ALINE *souriant.*

Je tressaillais parfois quand vous parliez à d'autres femmes, comme si une main très dure me pressait le cœur : c'est cela la jalousie et c'est atroce... Je ressentais pour vous depuis longtemps, un sentiment indéfinissable et doux... Je vous plaçais au-dessus de tous les hommes: c'est donc cela, l'amour, c'est délicieux...

GEORGES.

Je vous aime...

ALINE.

Mon Dieu ! quand vous parlez ainsi, un sentiment nouveau m'éclaire, une émotion inconnue me fait rire et pleurer à la fois.

GEORGES *l'embrassant lentement sur le front.*

Je vous aime. Comprenez-vous tout ce qu'il y a de grand dans ce seul mot : je vous aime.

ALINE,

On voudrait trouver d'autres mots, puérils et

naïfs, pour dire la même chose et le dire autrement, mais ce mot, comme le refrain toujours nouveau d'une adorable chanson, est le seul qui nous monte aux lèvres !

## SCÈNE VII

LES MÊMES, puis Mme de VILLERS et SUZANNE, puis ALBERT.

SUZANNE *entrant à gauche.*

Mais qu'est-ce qu'ils font là tous les deux ?

Mme de VILLERS.

Je crois décidément que je ne m'étais pas trompée.

ALINE *se retournant au bruit des voix.*

Oh ! marraine ! (*Elle court à Mme de Villers*) Tn ne sais pas, je suis si heureuse, si heureuse !

SUZANNE *à Georges qui redescend.*

Sans reproche, je crois que vous m'abandonnez un peu, vous...

GEORGES.

Je vous abandonne... mais on ne vous abandonne pas...

SUZANNE.

Vous connaissez mieux les autres que vous-même...

Mme de VILLERS à *Aline souriant.*

Ah bah ! d'où vient donc ton bonheur ?

ALINE.

Il vient de... (*Elle rougit*).

Mme de VILLERS à *Georges.*

Il vient de ce que j'ai deviné tes sentiments, n'est-ce pas, mon enfant !...

GEORGES.

Tu es la meilleure et la plus perspicace des mères!

SUZANNE.

Elle a deviné ce que je lui ai dit... Les mères sont toujours aveugles... (*à Georges*) Je crois qu'il me faudra une robe de noce.

GEORGES.

Elle servira deux fois.

SUZANNE.

Ce ne sera plus la même! (*Albert entre au fond*).

GEORGES montrant Albert.

Voici la seconde robe !

ALBERT.

Qui porte les culottes !

SUZANNE.

Moi !

**RIDEAU RAPIDE**

Achevé d'imprimer par

l'imprimerie

de

L'EDITION ARTISTIQUE

(Paris & Liége)

le trente et un Mai mil neuf cent cinq

sous la direction de

M. PAULY

Maître - Imprimeur

0

BINDING SECT. MAR 19 1970

PQ
2623
I44M5

Liebrecht, Henri
Miss Lili

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY